

TIENS-TOI BIEN !

Sally Mann

TIENS-TOI BIEN !

Mémoires avec photographies

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Sylvie Schneiter*

Phébus

© 2015 by Sally Mann
All rights reserved including the rights of reproduction
in whole or in part in any form.
© Phébus / Libella, Paris, 2022
ISBN : 978-2-7529-1245-9

Préface de l'éditeur

Sally Mann n'a jamais choisi entre écriture et photographie. Elle s'est consacrée à ses deux passions.

Hold Still, son premier livre de texte, publié aux États-Unis en 2015, a tout de suite été un best-seller, finaliste du National Book Award et lauréat de la très prestigieuse médaille Andrew Carnegie (Excellence en non-fiction). Quatorze ans après avoir été nommée « meilleure photographe d'Amérique » par *Time Magazine*, elle obtenait la reconnaissance littéraire qu'elle méritait.

Plusieurs traductions du titre américain *Hold Still* étaient envisageables. Le titre choisi pour l'édition française – *Tiens-toi bien !* – souligne l'état d'esprit moraliste et puritain qu'a subi Sally Mann au cours de ses jeunes années. Petite fille indocile et sauvage, elle a passé son enfance en Virginie. Grandir dans le Sud des États-Unis, c'est être l'héritière d'un terrible passé. Cette terre porte la mémoire des pires violences : celles de l'esclavage et celles de la guerre civile. Sally Mann a été éveillée à cette conscience par la lecture, très jeune, de l'œuvre de Faulkner, notamment. Sa recherche artistique portera sur la douleur immanente à ce territoire. De la photographie des anciens champs de bataille de la guerre de Sécession à celle des lieux où a été commis l'un des pires crimes racistes de tous les temps, en 1955, la torture et l'assassinat du jeune Noir Emmett Till, à quatorze ans, sur les bords du Mississippi.

Sally Mann, c'est aussi la plus talentueuse photographe de l'enfance qui soit. Comme si la capture de cette beauté venait constituer le pendant lumineux de son œuvre.

Ce livre est, quant à lui, la synthèse de tous ses talents. Le texte, d'une ampleur et d'une précision rares, est illustré de ses sublimes photos mais aussi de riches archives familiales.

À la fois roman familial et récit documentaire, il met en scène une famille américaine sudiste – ses proches devenant personnages – autant que sa réflexion d'artiste et de femme libre.

Julia PAVLOWITCH

Préface

Toute cette terre, tout le Sud, est maudit, et nous en sommes tous issus, tous ceux qu'elle a nourris, qu'ils soient blancs ou noirs, sont l'objet de cette malédiction.

William FAULKNER

Ce livre n'est pas une simple autobiographie, c'est le roman d'une femme du Sud, un grand texte pétri de littérature, poreux à toutes les formes d'art. Il y a chez Sally Mann, tout comme chez Faulkner, Hemingway, Welty, O'Connor, Foote..., une telle intimité avec la mort qu'elle « confère à leur art une nuance de tristesse, de finitude, de chagrin ».

Bien au-delà de sa trajectoire familiale, chaque être humain sensible hérite d'une histoire globale dont il n'est pas responsable, mais dont il se sent en partie coupable, comme en dette envers les drames vécus par les victimes. Les Sudistes, plus que les autres, sont à jamais marqués dans leur chair par les souffrances infligées au peuple noir, ainsi qu'à leurs propres frères durant la guerre de Sécession. L'historien britannique John Keegan traduisait en ces termes la tragédie du sud des États-Unis : « La souffrance est une dimension propre aux anciennes civilisations. Elle n'existe que dans le Sud, nulle part ailleurs aux États-Unis. L'Europe est un continent de nations vaincues... L'Amérique n'a jamais connu le joug de l'occupation, le retour d'hommes battus. Le Sud est l'exception... »

Que faire de cette douleur ? En témoigner est précisément le travail de l'historien, celui de l'artiste est de la transcender. Sally Mann a choisi d'aller au-devant de cette douleur, marchant à terrain découvert, d'abolir le temps en inventant son propre langage d'images pour tenter d'en faire une langue universelle, le seul moyen d'accéder à une mémoire commune, son ambition. « Les photographes économisent la vérité ; il y a toujours des moments arrachés d'une manière plus ou moins illusoire au continuum temporel. »

Il n'y a pas lieu de parler de vocation, mais plutôt d'une obsession, qui prend naissance le jour où la jeune femme découvre les négatifs sur plaque de verre provenant de Michael Miley, un vétéran de la guerre de Sécession. Mais elle ne sait encore rien du travail acharné qu'elle devra accomplir pour rendre compte des « fleuves de sang, de larmes et de sueur des Africains ». À cette époque, l'esprit de la jeune fille rebelle est un champ d'expérimentation qui se nourrit d'excès en tous genres. Elle fuit le réel, à la recherche de sa vérité. La réalité sans la vérité de l'artiste, de même que la beauté sans la grâce, déjà, ne l'intéressent pas. Sa lucidité est une arme blanche qu'elle ne sait pas encore maîtriser. Comment capturer ces instants de grâce ? Comment les éterniser ? Comment ne pas trahir la terre qui se souvient ? « L'art est prophétique... et nos œuvres modernes les plus remarquables sont celles qui représentent la dissolution du monde ou de soi », disait son père. Sa mère – libraire pendant seize ans – demeure une énigme pour elle : « L'étroitesse de la bande passante de ses émotions l'incitait à se méfier de la passion, de l'exaltation, de l'ardeur. »

Sally Mann a fait le choix de l'exaltation et de la dissolution, mais, pour que le monde se dissolve en elle, il faut un lieu où « commencer quelque chose ». « Mon refuge fut alors la ferme, comme dans mon enfance. Je continue de trouver mon équilibre dans la douceur de ses limites... Elle ne cesse de rayonner dans l'ombre incertaine et capricieusement changeante de notre mémoire. » Dès lors, Sally Mann commence par photographier l'enfance, pure et provocatrice, débarrassée de la morale des adultes et de l'innocence dont on l'affuble bien souvent à tort. Elle suscitera le scandale. « Ce ne sont pas du tout mes enfants ; ce sont des enfants sur une photographie », tout comme les personnages créés par l'écrivain sont issus du creuset de l'humanité.

Au fil du temps, l'art de Sally Mann va se cristalliser autour de la douleur et de la mort, leur origine, comme si l'image avait le pouvoir de ramener à la vie celles et ceux qui avaient enduré, de transmettre la parole d'un enfant, d'une servante noire ou d'un corps en putréfaction. Elle aussi, durant sa vie, aura supporté son lot de drames, il suffira de lire ce livre pour s'en convaincre, mais rien ne la détournera de la mission

Tiens-toi bien !

qu'elle s'est assignée : interroger les mémoires longtemps endormies, par l'entremise de son regard aiguisé posé sur l'objectif, interroger les arbres, les rivières et la terre sculptée par les batailles. « Notre esprit se souvient et notre cœur se rappelle. » Réconcilier le cœur et l'esprit sur un cliché. Les photos de Sally Mann sont des incantations dédiées au réveil des morts et à l'avènement des fantômes.

Son père « avait exprimé l'espoir qu'un être de la génération suivante créerait des œuvres d'art conjuguant l'idée de la mortalité et la force rédemptrice de la beauté ». Sa propre fille exaucera son vœu. Elle qui était persuadée de l'impossibilité de réconcilier son travail avec sa vie, c'est encore son père qui lui en apportera le démenti dans ses derniers instants, alors qu'il parlait aux corneilles, tout comme la Faunia Farley de Philip Roth dans son roman *La Tache* – « cet homme impénétrable, d'une complexité irréductible », avait installé dans son jardin une sculpture phallique intitulée *Les Trois Plaintes de Portnoy*. Par la tache lumineuse apparaissant au sol sur une photo prise le jour de ses obsèques, il signifie son « encéléstement » et donne raison à sa fille d'avoir cru que la mémoire ne s'éteint jamais.

Franck BOUYSSÉ

L'œil dilaté du corbeau et le regard direct de l'appareil photo
voient avec les moyens dont ils disposent, mais ils mentent.

W. H. AUDEN (*Memorial for the City*)

Traduction des documents

On trouvera accolé aux documents le numéro de la page en fin d'ouvrage où figure leur traduction.

PROLOGUE

La meuse



Nous en avons tous, de ces boîtes entreposées, détritiques laissés par nos aïeux. Les miennes étaient nombreuses, elles s'entassaient au grenier. Faites de carton pour la plupart, qui se délitait, maintenues à l'aide de toutes sortes de ficelles vétustes : celles en épais coton utilisées pour étendre le linge, enroulées une seule fois et attachées par un solide nœud plat ; celles plus fragiles, mieux adaptées aux liasses de lettres ; ou celles écruées, à longues fibres, aux extrémités effilochées, qui servent pour lier le foin.

Je me souviens d'avoir repéré dans mon enfance les plus anciennes, issues des familles de mon père et de ma mère. Elles se trouvaient alors stockées dans des placards, sous l'abri à voitures, au-dessus des tas de chiffons où dormaient les chiens, et avaient accumulé squames et poils de décennies de boxers et de dogues allemands. Si abîmées par le temps qu'elles fussent, elles arboraient les signes indéniables d'un savoir-faire, telles ces élégantes publicités de l'époque estampillées sur les côtés, ou l'exquise peinture sur le couvercle de la cantine dont se servait mon père

pour expédier des objets d'art de « Pnom-Pehn » dans les années 1930, ce qui leur conférait un air convenable, de la dignité.

Au grenier, elles me donnaient l'impression de monter une garde de plus en plus désapprobatrice, à mesure que s'y amassaient les affaires, tandis que Larry, mon mari, nos enfants et moi écrivions notre histoire : photos par milliers, bien sûr, mais aussi lettres, maquettes d'expo-sciences, diplômes roulés dans des tubes, reliquats d'un costume de brin d'herbe qu'avait choisi Jessie pour Halloween, poupées aux cheveux en bataille, un plâtre de la jambe de Virginia qui se l'était cassée à six ans, poupées de papier aux robes toujours soigneusement attachées aux épaules, bulletins scolaires, tutus à paillettes et tabliers sales, aux ourlets défaits, tickets de caisse, une boîte pleine de cigarettes bonbons, relevés bancaires, critiques d'expositions, une valise de robes du soir, paniers de Pâques abîmés mais toujours tapissés de touffes d'herbe artificielle, deux paires de lunettes de soleil en forme de cœur à la monture de plastique délavée et fissurée, un tronçon de Placoplatre découpé dans la cuisine de notre ancienne maison où, tous les ans, nous inscrivions au crayon la taille de nos enfants.

Et aussi, évidemment, les vestiges de mon passé non examiné : nombreux cartons de formats différents, fermés par du ruban adhésif en mauvais état, contenant des lettres, des journaux intimes, des dessins d'enfant, des photos. Autant de choses auxquelles je n'avais pas touché depuis des années, faute d'avoir tenu compte du conseil avisé de Joan Didion de rester, à tout le moins, en bons termes avec les personnes que nous avons été, de peur qu'elles ne se présentent à 4 heures du matin pour un sombre règlement de compte spirituel.

Le ruban adhésif et les ficelles de ces boîtes où dort le passé de ma famille n'auraient peut-être jamais été coupés, ni leurs secrets compliqués révélés, si, en juillet 2008, je n'avais reçu une lettre de John Stauffer, professeur émérite d'anglais, d'études américaines et afro-américaines à Harvard, me demandant de donner la conférence Massey¹ sur l'histoire de la civilisation américaine. À peine sa lettre lue, j'ai mimé l'incrédulité, comme à mon habitude : coups sur le front, yeux levés au ciel, examen trop scrutateur de l'enveloppe en quête d'une erreur... en vain. On voulait

que moi, une photographe, je donne les trois conférences universitaires à Harvard, à l'aube de mes soixante ans, dans trois ans, en mai 2011.

Me précipitant sur mon agenda, j'ai cherché un obstacle. Sans succès – il n'avait pas de page pour un avenir aussi lointain.

En aucune manière je ne pouvais raisonnablement refuser. Des années auparavant, mon brillant et jeune ami Niall MacKenzie avait tendance à faire précéder ses conjectures, teintées d'une suffisance ironique, par la formule : « Ma foi, Sally, lorsqu'on m'a demandé de donner une conférence Massey... » Ce refrain, je l'avais si souvent entendu que ces conférences en étaient venues à représenter pour moi le summum de l'accomplissement intellectuel. À ceci près que je ne me considérais pas vraiment comme une intellectuelle et que je n'étais pas une universitaire. Ni même une écrivaine. D'ailleurs, à supposer que j'en fusse une, sur quel sujet devais-je écrire ?

Au début des années 1990, la publication de mon troisième livre de photographies, *Famille immédiate*, m'avait valu d'être saluée par la critique, et une certaine notoriété, avec l'exaspérante étiquette de « controversée ». J'y avais mis des clichés de mes enfants, Emmett, Jessie et Virginia, menant leur vie, parfois déshabillés, dans notre ferme nichée dans les collines de Virginie. Forte de la conviction qu'il fallait que mon objectif fût ouvert à la totalité du champ de leur enfance, j'avais photographié, avec la participation volontaire, créative, de chacun, leurs triomphes, leur désarroi, leur harmonie et leur isolement, ainsi que les épreuves inéluctables que subissent les enfants – ecchymoses, vomissements, saignements de nez, lits mouillés – tout. Sauf que l'ouvrage était paru à un moment cosmiquement défavorable, coïncidant avec une panique d'ordre moral au sujet de la représentation du corps des enfants et avec un vif débat sur les aides publiques au secteur des arts. (J'avais reçu des subventions de l'Art and National Endowment pour les sciences humaines, mais pas pour les photos de mes enfants.) Si cette période pénible avait été source de confusion, de dispersion, de combats intérieurs, elle m'avait aussi insufflé un regain d'énergie pour mon travail.

Le comité Massey de Harvard s'attendait-il à ce que je justifie les photos de ma famille, tant d'années plus tard ? Même si je n'en avais cure,

j'espérais pouvoir me concentrer sur ce que j'avais entrepris par la suite, l'exploration profonde des paysages du sud des États-Unis, la nature de la mortalité (et la mortalité de la nature), les portraits intimistes de mon mari, l'empreinte indélébile de l'esclavage sur mon environnement. Non sans appréhension, j'ai appelé John Stauffer, dont la réponse n'a fait que m'angoisser davantage : de tout, parlez de tout ce que vous voulez.

Contrariée et bloquée par cette indulgence, dévorée d'angoisse, minée par le manque de confiance en moi, je n'acceptai la proposition de John Stauffer qu'au terme d'une année ou presque. Ensuite, comme souvent chez moi, le doute qui avait construit un barrage apparemment étanche laissa suinter les premiers filets d'espoir et d'optimisme, et, par la fissure de plus en plus large, le flot du possible ruissela. En fin de compte, l'insécurité peut être un don pour un artiste, même si cela fait horriblement souffrir.

Je commençai à chercher ce que j'avais à dire là où d'ordinaire je trouve tout : le « local », ainsi que le nomme William Carlos Williams. Jugerait-il mon interprétation certes exagérée – travail à domicile, rares sorties de l'immensité de notre ferme –, trop enracinée dans le local ? C'est parfois le cas de Larry : il lui est arrivé de constater non sans agacement qu'en l'espace de cinq semaines je n'étais même pas allée jusqu'à l'épicerie. Mais, à l'instar d'un cheval de course nerveux à qui il faut plus de lest dans son tapis de selle, j'aime un certain handicap, et relever le défi imposé par les limites de l'ordinaire. En revanche, je m'affole un peu lorsque je me retrouve face à ce que Pogo, le personnage de comic strip, définit comme d'« insurmontables possibilités ». Il m'est plus facile de prendre dix bonnes photos de toilettes d'avions que du parc de Versailles.

Aussi me suis-je intéressée aux boîtes de mon grenier, en commençant par celles qui témoignaient de ma jeunesse. Qui et quoi allais-je y trouver ?

Comme le côté traître de la mémoire me préoccupait depuis longtemps, j'étais persuadée que mes souvenirs d'enfance étaient moins nombreux et plus défaillants que ceux de la plupart des gens. Après avoir interrogé mon entourage, je n'ai toutefois plus la même certitude. Peut-être sommes-nous tous comme le poète Eric Ormsby, qui écrivait, au sujet de la maison de son enfance : « Nous regardons notre passé se clôturer et s'évaporer, les

jardins exubérants disparaître, leurs murs que l'on se rappelle ensoleillés se réduire en poussière à l'approche de nos doigts. » Et, pour citer les vers d'Ormsby, nous « *pleurerions sur la férocité de cette vélocité / si nos yeux sidérés en avaient le temps* ».

Le passage du temps a sûrement modifié ce qui, dans mes souvenirs, ne s'est pas réduit en poussière. J'approuve la théorie selon laquelle il vaut mieux ne pas convoquer trop souvent un souvenir dont on souhaite préserver l'authenticité, car on l'altère inéluctablement : on se rappelle non la première impression, mais la dernière fois qu'il nous est revenu à l'esprit. D'infimes différences s'insèrent à chaque cycle, si bien qu'au lieu de nous rapprocher du passé, le travail de la mémoire nous en éloigne.

Au fil des années, j'avais appris à accepter docilement les trahisons que la mémoire m'imposait, m'autorisant à peaufiner n'importe quel mensonge. En altérant les informations qu'il est censé sauvegarder, le cerveau, ce qui est tout à son honneur, s'incline souvent devant un sens inné de l'esthétique et infuse dans les événements de notre existence une cohésion, une logique, une élégance symbolique loin d'être présentes ou aussi évidentes au sein de l'in vraisemblable absence de cohérence de ce que nous avons vécu. Élégance et logique mises à part, je savais, en faisant des recherches pour ce livre et en l'écrivant, que le colmatage ne ferait pas l'affaire, quelles qu'en soient la délicatesse artistique ou la bienveillance. La vérité m'était indispensable ou, pour reprendre le commentaire d'une amie, « quelque chose qui s'en approche ». Ce quelque chose serait la vérité du souvenir, ce qui, au regard de la vérité objective scientifique, correspond à la différence entre une perle et un grain de sable. Mais je n'avais rien d'autre.

Par conséquent, avant de débiter les boîtes ancestrales, j'ai ouvert la mienne afin d'évaluer mes réminiscences fantasmatiques à l'aune des objets-témoins ; ce faisant, j'ai découvert la jumelle toxique de la mémoire déficiente : la trahison de la photographie. Dès 1901, Émile Zola dévoila la menace de ce média relativement nouveau en affirmant qu'on ne pouvait prétendre avoir vraiment vu quelque chose jusqu'à ce qu'on l'ait photographié. Peut-être avait-il compris ou eu l'intuition que, une fois photographié,

ce qu'on avait « *vraiment vu* » ne serait plus jamais discerné par l'œil de la mémoire. Coupé du continuum de l'existence, ce ne serait qu'un simple fragment, qu'un léger copeau, translucide, arraché à l'épaisseur du temps de la vraie vie ; poétique, unidimensionnelle, endossant sur-le-champ l'ambre de la nostalgie : un *memento mori* instantané. La photographie semble préserver notre passé, le rendre invulnérable aux distorsions des multiples surimpressions mémorielles, mais je crois que c'est une illusion : les photos supplantent et corrompent le passé, tout en générant leurs propres souvenirs. Alors que, les photos de mon enfance dans les mains, j'étais envahie par l'émotion du souvenir, j'avais aussi conscience que chacune me faisait basculer dans l'oubli.

Une fois mes boîtes refermées, je me suis intéressée à celles des générations précédentes, venues s'entasser les unes après les autres dans mon grenier. D'abord celles des parents et grands-parents de Larry, puis celles de mon père et de ma mère – elles n'avaient pas été ouvertes depuis ces décès qui exigent l'emballage d'une existence. Tout ce qui restait au monde de ces êtres, leur vie entière, se trouvait comprimé dans des boîtes où tiendrait à peine un pack de douze bières.

Lorsqu'un animal, par exemple un lapin, se couche dans une haie protectrice, le poids et la chaleur de son corps pelotonné laissent une empreinte-reflet dans le sol. Les touffes d'herbe paraissent souvent avoir été entrelacées pour former un nid, et ont-elles en effet été arrachées et modelées par les griffes délicates, tandis que l'animal tournait en rond avant de se coucher ? Ce creux moelleux dans l'herbe, la preuve corporelle d'un lièvre, a un nom, un mot aussi obsolète que superbe : *meuse*. (Merveilleusement proche de Muse, fille de la déesse de la Mémoire et source d'inspiration.) Chacun d'entre nous laisse sur terre des empreintes qui portent notre forme de plusieurs façons, mais, quand j'enfonce doucement la main dans la *meuse* du lapin, arrondie, duveteuse, je m'interroge : les traces que je laisserai dans le monde seront-elles un jour entassées dans une boîte ?

En coupant les ficelles du premier carton, celui de ma mère, je me suis demandé ce que j'y trouverais, quelles strates de l'histoire familiale.

Tiens-toi bien !

La source de mon travail d'artiste – fascination exercée par la famille, les paysages du Sud, la mort – serait-elle à l'intérieur ? Quels fantômes de membres inconnus de la famille décédés depuis longtemps s'y trouvaient, quels secrets gardaient-ils ?

Je dois avouer que, pour l'intérêt du récit, j'espérais secrètement découvrir une kyrielle d'éléments propres à la culture du Sud : tromperies et scandales, alcoolisme, violences familiales, accidents de voiture, croque-mitaines, liaisons clandestines, propriétés familiales adorées et convoitées, abandons, fellations, suicides, addictions secrètes, mort tragiquement précoce d'une belle jeune mariée, problèmes raciaux, fortunes faites et perdues, retour d'un fils prodigue, voire un meurtre sanglant.

Si l'histoire de ma famille dissimulait quoi que ce soit de ce genre, j'avais le sentiment que je le trouverais dans ces cartons soigneusement ficelés, au grenier. Ce fut le cas : tout et bien davantage.

PREMIÈRE PARTIE

Les liens familiaux : l'importance du lieu



Mon regard

J'ai tenu des journaux intimes jusqu'à ce que j'aie une vingtaine d'années. Celui que j'avais fini d'écrire, je le mettais sous mon bureau, en haut de la pile constituée par les autres, dont je jetais les plus anciens. Le premier à disparaître fut un cahier d'enfant rose, portant en doré sur la couverture l'inscription *Trésor de mes pensées*, des pensées protégées par un fermoir de cuivre d'une affligeante inefficacité.

À dix-huit ans, au cours de l'hiver précédant mon mariage, prévu pour juin, j'avais cédé ma chambre à ma mère ; sous le coup de l'exaspération, elle avait quitté le lit conjugal lorsque Tara, une dogue allemand, s'y était installée avec mon père. En rangeant mes affaires, j'avais sorti les cahiers accumulés jusque-là et les avais fourrés dans un carton étiqueté « Journaux, 1968- ».

Une quarantaine d'années plus tard, j'ai déchiré le ruban adhésif desséché, sans m'étonner que la première entrée du journal le plus ancien soit un hymne à la nature de l'État de Virginie, celle qui m'a formée.

Il fait doux cet été et il pleut davantage que d'ordinaire en cette saison. Nous travaillons beaucoup. Les soirées sont fraîches cependant que nous regardons tomber la nuit et distinguons le moindre bruit de l'heure encore bleue. Le peuplier argenté chatoie. De temps à autre, des poissons rient la surface de l'étang. Les montagnes s'assombrissent. Elles sont plus noires que la nuit.

À en juger par la sobriété des phrases des premiers paragraphes, je ne risque rien à parier que, cet été-là, j'avais environ dix-sept ans et lisais Hemingway. Mais, quelques lignes plus loin, je tombe sur une description à la Faulkner, une envolée extatique.

Nous arrivons à la plus haute pâture. Tu me précèdes et tu écarter les bras. Je cours pour te rattraper, elle s'ouvre à moi. Les mots n'existent pas pour ça ; rien ne peut la contenir ou la décrire. Il n'y a ni frontières ni États. Les montagnes s'étirent, éternelles, elles baptisent et donnent foi dans les noms. Les montagnes nomment le bleu, le changement, la brume, l'heure, la lumière et le bruit du vent ; elles sont le nom de mon nom, la main de ma main, mon regard.



J'ai adoré le comté virginien de Rockbridge sûrement dès le jour où j'ai posé sur lui mes yeux larmoyants de nouveau-né. Prodigue en une beauté naturelle évidente à laquelle même un nourrisson vagissant peut être sensible, il est en outre doté de l'exceptionnel Natural Bridge, l'imposante arche calcaire expertisée par George Washington et longtemps vantée sur les panneaux de la région (à tort, s'avéra-t-il) comme l'une des Sept Merveilles du monde. Je ne me suis pas donné la peine, pas plus que les autres autochtones, d'enquêter sur l'attraction locale avant d'avoir

une bonne trentaine d'années et, alors, son audace désinvolte m'a à la fois dépitée et époustouflée.

Après avoir jeté un œil au Natural Bridge, les touristes en mal de Vieil Antan s'arrêtent à Lexington (7 000 habitants), le siège du comté, riche en histoire, où j'ai grandi. Nombre de gens passionnants y sont nés ou y ont habité un certain temps, dont le plus célèbre est l'artiste Cy Twombly, sans oublier Cyrus McCormick, l'inventeur de la moissonneuse-batteuse, le général George Marshall, l'écrivain Tom Wolfe, l'historien Arnold Toynbee, Alben Barkley, vice-président sous Truman, qui non seulement est passé ici, mais y a trépassé – son décès a été constaté sur l'estrade, au beau milieu d'un discours, par mon médecin de père –, et Patsy Cline, qui vivait près du ruisseau juste à côté de notre ancienne demeure.

Un jour, dans la maison d'un ami commun, ma mère a sorti de la baignoire la jeune romancière Carson McCullers, ivre et entièrement habillée ; accablée par la fulgurance du succès du *Cœur est un chasseur solitaire*², elle était venue récupérer à Lexington. Réflexion faite, il vaut mieux que ma mère n'ait pas été là pour apprendre la nouvelle déplaisante selon laquelle l'histoire qu'elle répétait à l'envi, au sujet d'Edward Albee qui aurait écrit *Qui a peur de Virginia Woolf?* à Lexington, était probablement apocryphe. D'autant qu'elle ajoutait qu'il l'avait fait dans un cottage situé sur le terrain de Boxerwood, la maison de mon enfance, à l'occasion d'une visite à James Boatwright, qui y habitait. J'ai beau être convaincue que les personnages de la pièce d'Albee, George et Martha, ne sont pas inspirés par un couple d'universitaires du coin, connu pour ses disputes et sa consommation d'alcool, ma mère n'en continuera pas moins à l'affirmer, à sa manière si délicieuse. Malgré tout, j'aime y croire, car je me souviens du bruit entrant par la fenêtre ouverte de ma chambre, lorsqu'ils buvaient et se chamaillaient, durant les réceptions littéraires chez Boatwright, qui se prolongeaient tard dans la nuit.

Dans ces années 1960, le séduisant Reynolds Prince rendait souvent visite à Boatwright (de même qu'Eudora Welty, Mary McCarthy et W. H. Auden, à différents moments). D'ailleurs, le soir de mon premier bal de promo – j'avais quatorze ans –, il franchit en compagnie de Boatwright la

porte-moustiquaire pour boire à ma santé, m'appelant d'une voix avinée « Sally Dubonnet » – expression qui me dérouta aujourd'hui encore –, tandis que leurs cocktails tanguaient dans leurs verres.

Ce qui attire aussi bien les sommités que les visiteurs réguliers, ce sont deux beaux et vénérables édifices, l'université Washington and Lee (W&L) et le Virginia Military Institute (VMI), lesquels se côtoient non sans un certain déplaisir, ainsi que les demeures et les lieux de sépulture des généraux confédérés Stonewall Jackson et Robert E. Lee. Les dépouilles des chevaux de ces vaincus, Little Sorrel et Traveller, se trouvent également ici, le premier à VMI, le second à W&L.

Quand j'étais jeune, le squelette blanchi de Traveller était exposé sur un socle dans le bâtiment de W&L, cloué et attaché avec du fil de fer d'une façon plutôt inquiétante, et profané par les initiales d'étudiants gravées à la hâte. À quelques pâtés de maisons au nord, dans le VMI voisin, la robe presque sans poil de Little Sorrel désossé était présentée dans un musée. On m'a raconté qu'un guide avait une fois expliqué à un groupe de touristes crédules que le squelette était celui de Little Sorrel adulte et la peau empaillée celle du même, poulain.

La vallée de Shenandoah attire aussi énormément de gens ; certains viennent pour son histoire, notamment celle de la guerre de Sécession, mais la majorité pour sa beauté. Il paraît que John Brown, l'abolitionniste radical, debout sur l'estrade de la potence lors de ses ultimes minutes, contempla notre belle vallée avec émerveillement. Aux dires de témoins oculaires, avant que le bourreau ne lui recouvrît la tête, John Brown se tourna vers le shérif afin d'exprimer avec une éloquence pompeuse son admiration pour le paysage qui s'offrait à son regard. Laconique, le shérif acquiesça sans ambiguïté : « Ouaip, y a rien de pareil », puis il indiqua au bourreau de se dépêcher de mettre la cagoule blanche sur les yeux rivés à la vallée.

John Brown regardait le sud depuis la partie la plus au nord et la plus large de la vallée ; s'il s'était tenu dans notre coin, à 240 kilomètres au sud, son éblouissement et sa grandiloquence en auraient été décuplés. C'est le cas de tout le monde, même sans échafaud, sans l'imminence

de la cagoule. Se serait-il trouvé dans le comté de Rockbridge, Brown aurait supplié le bourreau de lui accorder une minute supplémentaire pour éprouver la consolation d'ordre géologique procurée par les monts Blue Ridge et Allegheny, qui se rejoignent dans l'harmonie d'un lointain bleuté.

Cet effet est encore plus perceptible lorsqu'on traverse la vallée sur la I-81, l'autoroute nord-sud, parallèle à la I-95 à l'est. À l'approche de Rockbridge, les deux chaînes de montagnes convergent de sorte qu'elles forment une modeste ceinture géographique à l'opulente vallée. Au moment où l'on franchit la frontière du comté, ni l'une ni l'autre ne sont à plus de dix minutes de route dans l'une ou l'autre direction.

Comme si tant d'exceptionnelle beauté ne suffisait pas à ce comté de taille moyenne, trois magnifiques massifs s'offrent au regard peu après qu'on y a pénétré : Jump, House et Hogback. Un trio anormal qui, réagissant à une pression paléozoïque, aurait surgi à la manière de molaires rebelles au beau milieu du palais, chacune soucieuse d'être à la bonne place, comme pour être l'objet de l'admiration maximale. Quand elles apparaissent, au kilomètre 318, parfois nimbées d'une parure surnaturelle, on écrase l'accélérateur à la recherche de la prochaine sortie, qui se trouve être celle de Lexington.

Une ville où j'ai eu la chance de naître. Mieux encore, j'ai vu le jour dans l'austère maison en brique de Stonewall Jackson, devenue l'hôpital régional, à l'époque. En raison de sa surpopulation, j'ai passé les premiers jours de ma vie dans un tiroir de bureau (peut-être celui de Jackson ?). Et, adolescente, j'ai monté mon propre Sorrel – un cheval arabe du nom de Khalifa – dans la campagne de Rockbridge, exactement comme Jackson. Je pouvais monter toute la journée, allant d'une ferme à l'autre au petit galop, sautant par-dessus les clôtures ployant sous le chèvrefeuille, ne m'arrêtant que pour un point d'eau. L'urbanisation, les routes aménagées, les palissades infranchissables ont beau avoir détruit le paysage, les mystères et prodiges de ce lieu singulier, tels que j'en faisais l'observation dans les entrées de mes plus anciens journaux, furent la matrice et l'inspiration de mon âme d'artiste.

De si jolis petits chevaux

Sauf pendant une période au milieu de ma vie, les chevaux furent soit un rêve ardent, comme l'attestent ces dessins d'enfant :



soit l'heureuse concrétisation d'une ardente passion. Pour écrire sur l'importance qu'ont les lieux pour moi, surtout dans ma vie avec Larry Mann et dans mes photos, je dois expliquer à quel point les chevaux y ont été essentiels. Larry et moi, nous avons vécu presque trois décennies sans chevaux et souvent à court d'argent, entre notre mariage en 1970 et l'emménagement dans notre ferme. Ma passion enfouie pour les chevaux était cependant toujours enracinée en moi, germe étioilé guettant le moment d'éclorre à la première occasion.

Lorsque celle-ci s'est enfin présentée, au printemps 1998, année où mes frères aînés, Chris et Bob, nous ont cédé la ferme familiale, j'ai acheté le premier cheval que j'ai trouvé. Avec cette vieille monture qui boitait des postérieurs (une renaissance, pour elle), mon obsession en sommeil s'est épanouie sans modération en une feuillaison extravagante.



On me dit attirée par les extrêmes, dans le bon comme dans le mauvais sens ; ce que j'aime, dans le genre d'équitation que je pratique, c'est son côté extrêmement physique. Appelé à juste titre « endurance équestre », ce sport comporte des compétitions sur des distances de cinquante, quatre-vingts, cent kilomètres, le plus vite possible sans mettre sa monture en danger et presque exclusivement à dos de petits arabes robustes, du genre de Khalifa.



La zone naturelle où l'on pratique ces courses est d'ordinaire tellement sauvage que je suis seule avec mon cheval sur des dizaines et des dizaines de kilomètres parfois périlleux, une fusion élémentaire et insensée de désir et d'abandon. Il nous arrive d'être en tête et, dans ce cas, je ne peux le nier : l'autrice Melissa Pierson a raison lorsqu'elle constate que rien n'est aussi féroce dans la nature ou la société qu'une femme tenaillée par la passion de gagner. Sinon une jument possédée par la même frénésie.

En de semblables moments, la communication limpide entre nos deux espèces m'exalte : une potentialité dont se moquent les malheureux qui n'en font pas l'expérience, mais aussi réelle et grisante que l'odeur du cheval en sueur sous mon corps. Ce lien physique et mental – la piste circonscrite par les oreilles dressées de mon fougueux coursier, le sol qui vole sous le martèlement de ses sabots – réinitialise mon cerveau d'une manière à nulle autre pareille et, ce faisant, féconde ma vie artistique.

Ce ravissement équestre, si essentiel à mon corps et à mon esprit, n'aurait jamais été possible s'il n'y avait eu notre ferme ; et ma passion pour les chevaux serait restée enfouie, latente. D'autant plus que, sans celle-ci, bien d'autres éléments importants de ma vie – mon mariage avec Larry, les photos de la famille, les paysages du Sud – n'auraient jamais existé non plus.

Au mois de juin 2010, le jour de notre quarantième anniversaire de mariage, j'ai reçu cet e-mail de Virginia, notre benjamine :

Même si vous avez dit que vous ne vouliez pas en faire toute une histoire, je pense que vous êtes tous les deux fiers de ce que vous avez accompli jusqu'à aujourd'hui : c'est un témoignage d'amour, d'engagement pour l'égalité, la patience, l'altruisme, et la ferme, évidemment.

Si étrange que cela paraisse, qu'un lopin de terre occupe une place aussi fondamentale dans sa conception de notre mariage, cette remarque est extrêmement perspicace et juste. Même avant ma rencontre avec Larry en décembre 1969, notre ferme fut le cadre d'une prédestination arthurienne, qui se produisit à la suite d'une inondation épique.

En août 1969, l'ouragan Camille frappa Pass Christian (Mississippi), où il monta en catégorie 5 avant de progresser au nord-est et, après avoir franchi les Appalaches, de balayer la vallée de Shenandoah. Alourdi par l'humidité des fortes pluies des jours précédents, Camille déversa en trois heures 685 millimètres d'eau, un déluge ahurissant, gonflant les torrents qui se jettent dans la rivière Maury, le cours d'eau somnolent qui serpente autour de notre ferme.

Notre cabanon au bord de la Maury, construit bien au-dessus de la zone inondable, fut cerné par un mur d'eau charriant rondins, pans de bâtiments, détritrus de toutes sortes imaginables. L'eau atteignit la toiture, mais, grâce à un immense noyer blanc, le cabanon ne rejoignit pas ses camarades entraînés sur 250 kilomètres jusqu'à Richmond. Au fur et à mesure de la décrue, qui laissa sur son sol serpents furieux, chaussure de bébé à l'émouvante solitude ou lambeaux de vêtements, et presque trente centimètres de sable, le cabanon est resté plus ou moins à la même place.

Accablés, mes parents entreprirent de pelleter le magma, non sans constater le nombre des trésors embarqués par la montée des eaux. Ce qui les contraria le plus fut la perte de la pierre du seuil, un bloc aussi concave qu'une vieille savonnette, dont la pose avait exigé la force de plusieurs hommes lors de la pendaison de crémaillère, en 1962. Convaincu qu'un tel bloc de pierre ne pouvait être très loin, mon père finit par le repérer, sous un tas de gravats d'où il le dégagea. Ayant en revanche besoin d'aide pour le remettre devant la porte, il appela mon petit copain de fac, lequel proposa de venir avec un ami très costaud, Larry Mann. Par un après-midi d'automne, ils se rendirent tous les trois à la ferme, dans la jeep verte de mon père.

À cause de sa surface lisse, la pierre fut apparemment difficile à saisir, au point qu'elle faillit leur écraser les orteils à plusieurs reprises. Après une ultime tentative, Larry demanda aux deux autres de reculer et, en l'espace d'un instant que j'imagine baigné par une lumière mouchetée d'un rayon transperçant la canopée, Larry hissa le bloc sur son dos.

Mon père et mon copain en restèrent sûrement bouche bée... en fait, dans la scène héroïque et mythique que je me rejoue, je suis persuadée qu'ils s'agenouillèrent, la main en visière sur leurs yeux levés vers le spectacle épique de l'éblouissant Larry Mann en train de remettre la pierre sur le seuil.

Dans la réalité prosaïque, un Larry passe-partout s'avança en trébuchant vers le cabanon, le bloc plus ou moins en équilibre sur le dos, et, le souffle coupé par l'effort, le lâcha à une proximité raisonnable de la porte. Malgré l'absence de cet héroïsme imaginaire, mon petit ami remarqua une lueur de possessivité dans le regard que mon père lançait à Larry. Nul doute que cela exprimait davantage que la satisfaction de voir la pierre en place. À l'en croire, mon petit ami comprit sur-le-champ que la conséquence de ce moment auspice serait le mariage de Larry Mann avec la fille de mon père.

Voici le rapport avec les chevaux : Larry et moi les montions et les adorions, c'était un des liens ténus entre nos enfances. Sans lui, les espoirs de mon père pour sa fille en matière de mariage ne se seraient peut-être jamais concrétisés. À ceci près que, comme tant d'éléments de son enfance, la pratique de l'équitation, chez Larry, n'avait rien de commun avec la mienne.



Il existe une culture équestre à laquelle je rêvais d'appartenir quand j'étais jeune – faite de palefreniers, de bottes sur mesure, de chevaux importés, de petits déjeuners de chasse arrosés, de vestes rouges pour le renard, de moniteurs allemands ronchons, corpulents, mâchonnant leur cigare. Tel était l'univers équestre de Larry.



Le mien, plus passionné et infiniment moins structuré, dépendait d'une carne au bout de nez effilé et de son compagnon, un arabe alezan d'un an qu'un médecin de campagne avait donné à mon père en échange de la livraison d'une table de cuisine. La première répondait au nom impropre de Fleet ou Pied léger, et on baptisa le poulain Khalifa Ibn Sina Demoka Zubara Al-Khor, ce qui le surclassait quelque peu. Aucun palefrenier ne nettoyait l'appentis bourbeux qui abritait ce couple improbable ; je montais tête nue, chaussée de tennis, vêtue de chemisiers flottants à col Claudine, sans avoir pris le moindre cours digne de ce nom.



Au début, je n'avais même pas de selle, tant mes parents estimaient que cette « folie du cheval » passerait si cela me faisait suffisamment souffrir. Or, loin de renoncer, je montais à cru la vieille jument au garrot tellement haut et décharné qu'il aurait pu servir d'instrument à clitoridectomie. Au bout de six mois, j'ai décidé que le dos rond du petit arabe était incroyablement attirant.

Aussi ai-je enfourché le poulain de dix-huit mois, jamais débourré, avec un licol et une longe en guise de moyens de contrôle. Khalifa m'a d'ailleurs donné le seul enseignement indispensable pour l'équitation et

peut-être pour la vie : garder son équilibre. Tant pis pour les talons bas, le petit doigt à l'extérieur des rênes ou la tradition d'aborder le cheval par le côté gauche. Ce petit alezan m'a montré comment monter à la comanche.

Nous ne nous en sommes pas privés, traversant au triple galop le terrain de golf limitrophe que mes parents à tendance socialiste m'avaient appris à mépriser, survolant les barbelés et, quand la chaleur ramollissait l'asphalte, faisant la course avec des conducteurs sidérés sur les tronçons plats de la route. Je montais Khalifa tous les jours ; en avant-première de ma mauvaise conduite d'adolescente, je réglais mon réveil, dont l'oreiller étouffait la sonnerie, et sortais par la fenêtre pour monter sous la lune, grosse et pleine.

Malgré la joie que m'apportait l'équitation, mes parents refusaient de me soutenir. Je comprends leur indifférence, à moins que ce ne fût plus fort – de la désapprobation. C'étaient des intellectuels qui fréquentaient des artistes, des universitaires, certainement pas des cavaliers. M'est inconcevable l'idée de ma propre mère, une Bostonienne, lectrice du *New Yorker*, posant son escarpin sur une barrière boueuse pour papoter avec une autre mère qui sente l'huile de pied de bœuf. Au point que je n'en voulais pas vraiment à mes parents, même à l'époque où je souffrais le plus de leur indifférence.

Ce serait conforme à ce passage du récit si j'ajoutais que mes parents, toxiques et insensibles, m'avaient expédiée dans un internat du Nord neigeux pour me séparer de Khalifa, mon unique amour. Voici la vérité : mes parents, désorientés et inquiets, m'ont bien envoyée vers le Nord neigeux (cette partie-là est vraie), mais parce que mon imprudence à cheval avait muté en imprudence dans d'autres domaines. Pour une jeune cavalière, les plus grands dangers ne sont ni le bourbon interdit d'une flasque sur le terrain de chasse, ni le pied coincé dans l'étrier d'un cheval emballé. Ce sont les garçons. Bien évidemment.

Mon premier épisode avec les chevaux s'est mal terminé. Dès mon départ pour le pensionnat, mon père a emmené Khalifa et Fleet à la ferme, où ils ont apparemment asticoté le bétail du métayer. Lequel a téléphoné chez nous un soir et, grâce à sa conviction de cul-terreux susceptible de

Sally Mann

faire d'un serpent une tondeuse, a persuadé mon père qu'il monterait les chevaux s'il les lui donnait. Une semaine lui a suffi pour expédier la vieille jument au marché de la viande. À peine l'avons-nous découvert que je me suis lancée à la recherche de mon beau petit Khalifa, suivant ses traces, de moins en moins chanceuses, à mesure qu'il passait d'un marchand de chevaux à l'autre, dans un avilissement comparable à celui de *Prince Noir*, avant de finir, comme Fleet, en pâtée pour chien.



L'infléchissement de l'arc³

Comme beaucoup n'ont pas manqué de le remarquer, je suis tombée sur Larry Mann au bon moment. Que je sois née ainsi ou que les circonstances aient forgé ma personnalité, je crois que personne ne pourrait me considérer comme facile à vivre. D'autant que les hormones de l'adolescence avaient empiré les choses à l'époque où nos chemins se sont croisés.

J'avais été une enfant presque sauvage, élevée non par des loups, mais par les douze boxers que mon père gardait à Boxerwood, la propriété de quinze hectares, croulant sous le chèvrefeuille et enténébrée de mystère, où j'ai grandi. Mes aînés m'ont raconté à l'envi l'histoire de mon indocilité, ce qui s'accompagnait d'un gentil pincement de l'une de mes joues et d'un coup d'œil compatissant à ma mère. En raison de mes recherches ces derniers temps sur Virginia Carter, la femme noire qui travailla pour ma famille pendant une cinquantaine d'années, j'ai rendu visite à Jane Alexander, qui, à quatre-vingt-seize ans, m'a répété d'une voix douce au timbre nasillard le récit désormais familier de mon refus de porter le moindre vêtement jusqu'à l'âge de cinq ans. Des clichés de la famille le corroborent.



Je sais que ma mère s'efforçait de m'éduquer, mais je l'exaspérais tant qu'elle finit par confier au quotidien cette enfant butée et indisciplinée à Virginia, que tout le monde appelait Gee-Gee, un surnom attribué par mon grand frère Bob. Jane Alexander m'a rappelé les jolies robes, souvent cousues main, que Gee-Gee repassait pour moi avec amour, dans l'espoir d'affaiblir ma résolution de vivre parmi les chiens. Je les ai toujours : à peine portées, elles sont toujours impeccables.



Si je donne l'impression d'avoir été allaitée par des loups pendant mes premières années, comme dans une légende, ce n'est pas faux. Toutefois, quand je compare la vie contrôlée, protégée, bourrée de médicaments et aux horaires surchargés des enfants d'aujourd'hui à la liberté de mon enfance crasseuse, faite d'ennui, je crois avoir été mieux lotie. Je suis

devenue celle que je suis maintenant, vaille que vaille, au cours de ces mornes après-midi d'été : je me lançais dans des aventures avec les chiens loin de la maison, sans qu'on m'y cherche, sans que je manque à personne.

Certes, avec le recul, je me rends compte que mes parents n'étaient pas du genre vigilant, même pour l'époque. Un jour que je me trouvais avec ma mère dans le rayon mercerie du supermarché Leggett, nous vîmes tressauter, au-dessus des rouleaux de tissu, le chapeau que Mme Hinton portait pour aller en ville. C'était la mère de Billy, le meilleur ami de mon frère Bob. Dès qu'elle aperçut ma mère, elle s'anima : « Ah, Billy vient de recevoir une carte postale de Bob. Il a l'air d'adorer sa nouvelle école. »

Un bout de veloutine entre l'index et le pouce, ma mère répondit d'un ton distrait : « Tant mieux, on espérait qu'il soit bien arrivé. »

Dix jours auparavant, mes parents avaient bourré de vêtements chauds une malle destinée à mon frère de quinze ans avant de le conduire à la gare de Lynchburg, en Virginie. Ils l'avaient prévenu qu'une fois à New York, au bout de huit heures de trajet, il devrait changer de gare, porter sa malle de Penn Station à Grand Central, où il lui faudrait repérer le train de nuit qui l'emmènerait dans une ville proche de Putney School, l'internat où il allait poursuivre sa scolarité. Et ils l'avaient laissé là – apparemment sans prendre la peine, ensuite, de se demander si les correspondances avaient posé problème à leur fils, dont c'était le premier voyage seul, ou même s'il était bien arrivé à Putney. Sans nouvelles de lui depuis qu'ils l'avaient déposé à la gare, ils n'avaient pas téléphoné à l'école pour s'en assurer.

Ma mère racontera l'histoire mille et mille fois, riant gaiement au souvenir de l'expression scandalisée de Mme Hinton.

Dans les années heureuses de la présidence d'Eisenhower, après guerre, on estimait que tout allait désormais pour le mieux – et c'était en grande partie vrai. Il me semble que l'éducation des enfants ne concernait pas beaucoup mes parents, hormis les bagarres perpétuelles pour habiller leur tête de mule de garçon manqué ; ma nudité avait poussé mon père à me surnommer « Ver de terre ». Le problème fut résolu par l'arrivée de l'équipe de menuisiers de M. Coffey, en 1956. Ils devaient construire un cottage pour ma grand-mère Jessie dans la propriété. Ma mère me proposa un marché :

si j'avais envie de traîner avec les ouvriers, je devais porter des vêtements, quels qu'ils soient. Je souffrais tant de ma solitude que j'acceptai.



J'avais tout de même du mal à en comprendre les modalités, comme le prouve l'exaspération qui se dégage du journal intime de ma mère.

Sally is in a towering
rage in her room because I
won't let her go to play
school with tattered and dirty
under pants - instead of the clean
ones - her turn to create a
ruckus, I'm firm and calm
at present, but I'm about to
blow-up myself.

P. 485

Bien qu'on m'ait flanquée plusieurs fois à la porte du jardin d'enfants de Mme Lackman parce que je ne portais pas la moindre culotte, même déchirée ou sale, j'y allais néanmoins quelques matins par semaine. Au printemps, j'avais réussi à avoir des êtres humains comme amis. Leurs

Tiens-toi bien !

parents les accompagnèrent en voiture chez moi pour un anniversaire présidé par Gee-Gee.



Au début de ma scolarité, j'étais presque normale : je ne passais plus la journée à taper sur des tortues dans l'étang, ni à me cacher avec une couverture crasseuse dans mes grottes de chèvrefeuille, ni à suivre mon beagle qui n'était pas castré dans ses aventures amoureuses sur la route asphaltée d'où, quand j'avais faim, j'extrayais une lanière de goudron à mâcher comme du chewing-gum. Je portais désormais des jupons, des socquettes blanches, des robes vaporeuses.



J'avais rejoint les Brownies



et intégré la chorale de l'église épiscopaliennne.



Tiens-toi bien !

Regardez bien : sur la photo de la chorale, une des enfants a encore un côté sauvage.

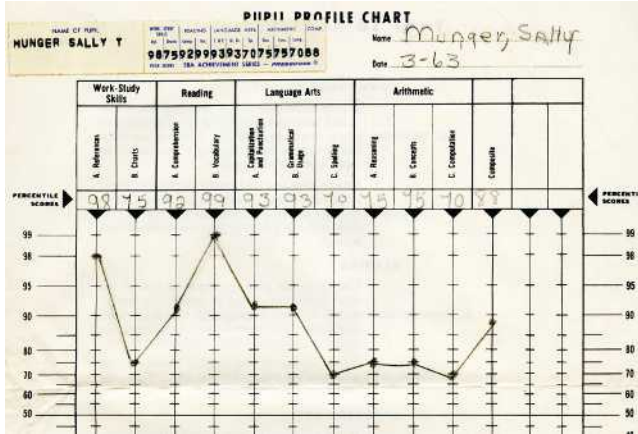


Mais quelle est cette expression, dans les yeux d'une Brownie ?



Sally Mann

À en juger par mes résultats aux tests scolaires, je suppose qu'ils ne témoignaient pas d'une intelligence « naturelle ». J'ai toujours été très mauvaise dans ce genre d'examens, surtout s'ils comportent des maths.



J'avais malgré tout assez de matière grise dans le cerveau et, une fois stimulée, je travaillais dur et je m'appliquais. Au fur et à mesure de ma scolarité, je découvris que j'avais aussi l'esprit de compétition, et je fus inscrite au tableau d'honneur jusqu'au lycée.

TEACHER'S COMMENT	
First Report	Honor Roll
Second Report	Honor Roll
Third Report	Honor Roll
Fourth Report	Honor Roll
Fifth Report	Honor Roll
Sixth Report	Honor Roll
PARENT'S SIGNATURES AND COMMENT	
Note: Parent's Signature signifies that this report has been examined and does not necessarily mean approval of quality of work being done by child. Your comments are welcomed.	
First Report	Robert B. Munger
Second Report	R. Eugene Munger
Third Report	Eugene Munger
Fourth Report	R. B. Munger
Fifth Report	Robert Eugene Munger
Sixth Report	

(Remarquez les signatures fantaisistes de mon père. J'ai disposé ci-dessus par ordre huit bulletins scolaires qu'il avait signés, chaque fois avec une signature différente. C'était un médecin très occupé, un généraliste de terrain : comment est-il possible qu'il ait tenu à cette absurde prétention ?)

Au cours de ces années et des suivantes (avant le permis de conduire), je menais la vie heureuse d'une fille à la campagne, malgré les obstacles que dressaient sur mon chemin mes parents, insensibles aux chevaux. Mon insatiable tendance à la rébellion s'extériorisait à dos de cheval et, comme je continue à privilégier une conduite irresponsable en matière d'équitation, qui suis-je, à soixante ans, pour condamner cette sauvageonne capricieuse ?



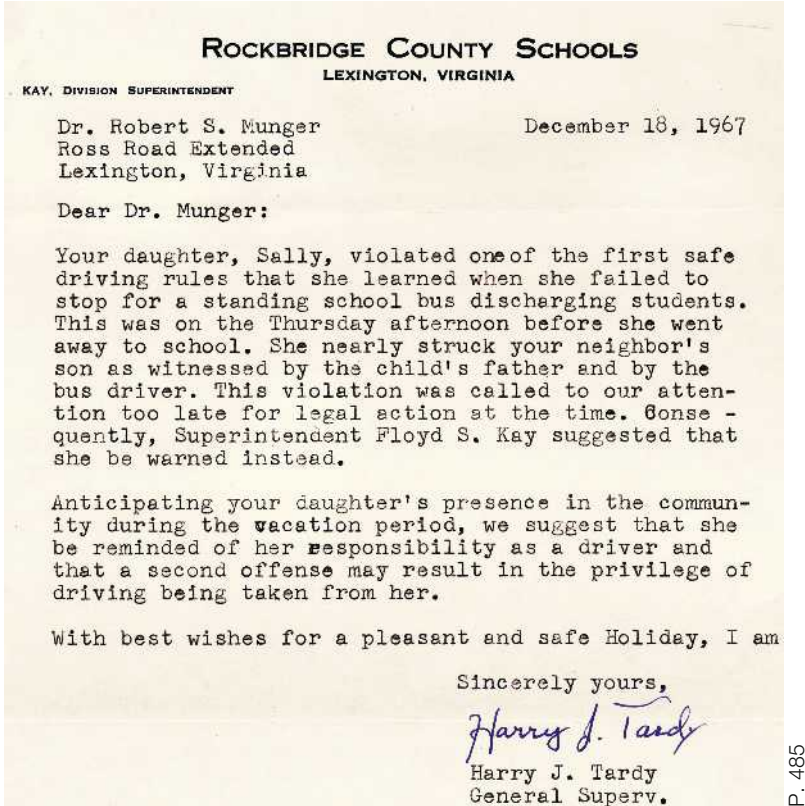
J'accorde moins facilement mon pardon à la fille qui, descendue une dernière fois de son cheval épuisé, son permis provisoire en poche, démarra en trombe dans l'allée, effectua un double embrayage, fit brûler la gomme. Sur ce chapitre, abrégeons : les cheveux décolorés, l'ombre à paupières bleue, les pantalons moulants, ce que j'avais en guise de nichons débordant du débardeur, la kyrielle de petits copains, la précocité sexuelle, les intrigues du lycée, la vulgarité, l'insolence, l'anti-intellectualisme systématique et provocateur.

Sally Mann



Tiens-toi bien !

Mes pauvres parents. Que pouvaient-ils faire d'autre qu'adopter l'attitude de bienveillante indifférence qui leur avait tant réussi jusque-là ? Ils avaient beau édicter des règles, ils devaient perdre espoir à la moindre occasion de les imposer. À un moment donné, la loi, du moins M. Tardy, le surintendant des écoles, intervint pour fustiger ma conduite irresponsable, et mon père le soutint avec un zèle de procureur qui me parut plus que déplacé, à l'époque.



Je m'en souviens comme si c'était hier – bon sang, mieux que ce qui s'est passé hier. Nous habitons au sommet d'une colline à Ross Road, et on m'avait autorisé à prendre la voiture l'après-midi pour faire des courses (dans quelle galère allais-je me fourrer ?). En rentrant à la maison, au début de la côte, j'avais dû traîner derrière l'autocar scolaire crachant ses gaz d'échappement. Je connaissais bien ce bus, comté de Rockbridge ligne 54, en grande partie rempli de gosses de la campagne aux dents gâtées, puant

souvent l'urine, dont l'une, sujette à des crises d'épilepsie dans l'allée centrale du véhicule, se contorsionnait, bave aux lèvres, jusqu'à ce qu'elle s'effondre dans une mare de pipi, tandis que le chauffeur fixait le rétroviseur avec indifférence et que, impuissants, nous échangeions des regards angoissés. Je l'avais emprunté, ce bus, pendant des années, et je voulais lui faire comprendre ainsi qu'à ses occupants que, désormais indépendante, je conduisais ma voiture. Dès qu'il y eut un plat et que le véhicule freina devant chez notre voisin, je rétrogradai en seconde et le dépassai, sans même jeter un coup d'œil pour m'assurer que les portières pliantes ne s'étaient pas ouvertes pour laisser sortir les trois enfants Feddeman.

De quoi vous glacer le sang, non ? Ce fut certainement le cas de mon père, à qui, paraît-il, il ne fallut que quelques minutes pour répondre à M. Tardy. Or c'était un mardi, jour où la salle d'attente de son cabinet était bourrée de patients ; il était furax. Je suis sûre qu'il m'a sévèrement punie, mais cela ne s'est pas gravé dans ma mémoire aussi fortement que d'avoir appuyé sur le champignon avec une telle imbécillité.

December 19, 1967

Mr. Harry J. Tardy
Rockbridge County Schools
Lexington, Va.

Dear Sir:

Thank you for your letter which I received a few minutes ago. I am grateful to you for this information; and, of course, I am very sorry that Sally could not have been prosecuted. She is now "grounded" until we talk further with her and devise an appropriate punishment for this violation.

Again thanks, and with best wishes for a pleasant Christmas.

Sincerely yours,

Robert S. Munger
Robert S. Munger, M. D.

cc: Mr. Floyd Key
Court House Square
Lexington, Va.

Tiens-toi bien !

Le week-end, je partais avec mon petit copain dans sa Chevelle ou son El Camino, les cheveux en choucroute, laqués en bouclettes au-dessus de mon visage très maquillé – cils recourbés et collés par le mascara, épais traits noirs dessinés sur les paupières et bien au-delà en une imitation de Cléopâtre façon Cher, lèvres brillantes d'un rouge bon marché, parfum Jungle Gardenia sur la gorge, les poignets, entre mes seins bonnet A qui se donnaient un mal fou pour gonfler un soutif rembourré.



En général, je me pointais à une heure très proche du couvre-feu afin de ne pas mettre trop en rage mon paternel pointilleux et trouvais mes parents sereinement assis dans le canapé du séjour. Ses jambes gainées de bas coincées sous elle, auréolée d'une fumée de cigarette bleutée, ma

mère était plongée dans le *New Yorker* ou *Harper's*. Mon père, un crayon jaune bien taillé à la main, concentré sur une publication scientifique ou un catalogue de plantes d'Extrême-Orient, ne daignait pas lever les yeux. Ôtant ses lunettes, ma mère me regardait à travers la fumée d'un air vaguement dérouté par l'apparition inattendue de cette inconnue.

Un peu chancelante, je me tenais non devant eux mais sur le côté, comme si je ne songeais qu'à me précipiter dans le couloir jusqu'à ma chambre pour terminer un devoir. J'avais les cheveux hérissés d'épingles, en bataille et tire-bouchonnés, le cou constellé de suçons, la jupe de ma robe était froissée, tandis que la pointe d'un pied de collant taupe sortait de mon sac. D'un rouge à présent naturel, mes lèvres étaient gercées et mes joues empourprées, irritées par le contact d'une barbe. Des marques courroucées laissées par les lunettes de part et d'autre de son nez, ma mère scrutait la cheminée en pierre à une dizaine de mètres derrière moi et demandait, non sans désinvolture : « Tu t'es bien amusée, ma chérie ? »

Quel choix avaient-ils, sinon de m'expédier dans un internat ? Mes frères, qui avaient respectivement neuf et sept ans de plus que moi, les harcelaient pour qu'ils m'envoient à Putney, qu'ils avaient beaucoup aimé. Même moi, j'avais plus ou moins conscience qu'il me fallait m'extirper de l'univers de mon lycée, dont l'horizon se limitait aux concours de majorettes et aux courses de vitesse sur la bretelle de contournement.

Ray Goodlatte, le directeur des admissions à Putney, dut renoncer à quelques habitudes de l'établissement pour m'y intégrer. Ce scénario me poursuivrait toute ma vie : mes résultats aux tests d'aisance verbale se situaient dans la tranche des quatre-vingt-dix pour cent des meilleurs ; en revanche, ô mon Dieu, ceux de maths étaient catastrophiques ; quant à mes notes du lycée, elles étaient moyennes, je ne méritais plus systématiquement le tableau d'honneur. La plupart des élèves de Putney, enfants cultivés d'intellectuels citadins, étaient bons en classe, moins de vingt pour cent venaient d'au-dessous de la ligne de démarcation Mason-Dixon⁴.

Aucun ne savait comme moi quelle dégelée une Pontiac GTO pouvait infliger à une Plymouth Barracuda sur les cinq cents mètres de la bretelle.

Tiens-toi bien !

Aussi, en septembre 1967, ma mère m'embarqua dans son break Rambler bleu pastel, avec ma malle aux coins en laiton – celle que mon frère Bob avait trimbalée à New York d'une gare à l'autre –, et nous partîmes pour le Vermont.



À mi-chemin, la voiture tomba en panne à cause d'un joint de culasse grillé. Nous en louâmes une autre, bien plus récente, qui nous mena jusqu'au White Cottage, mon nouveau dortoir, sans que je me rende compte que c'étaient mes derniers instants de confiance en moi avant longtemps.

La première semaine, je levai la main au cours d'histoire de Hepper Caldwell pour demander ce qu'était un Juif. Bien qu'abasourdi, Hepper (nous avons le droit d'appeler nos professeurs par leur prénom) ne se moqua pas de moi, contrairement aux autres élèves, dont la plupart étaient juifs. J'appartenais, moi, à la minorité tournée en dérision : une crétine dont la malle était bourrée de jupes-portefeuilles réversibles, ringardes, cousues par ma mère, de chaussures Clark à semelle de crêpe de chez Talbots et de rouleaux à cheveux roses en mousse de plusieurs tailles.

À Putney, personne n'avait de cheveux blonds décolorés, crêpés en choucroute ; personne ne se maquillait ; personne n'écoutait les Righteous Brothers ; personne ne portait le pull à grosse lettre de son petit ami, ni la lourde bague de sa promo, fixée avec du ruban adhésif crasseux.

En fait, presque personne n'avait de copain ou de copine. J'étais soudain projetée dans un pays différent, où ma monnaie n'avait aucune valeur, où mes titres chèrement gagnés étaient dépréciés. Mes efforts pour attirer les quelques garçons susceptibles d'être séduits par mon charme dévalué et mon attrait sexuel ne rencontrèrent que perplexité ou, parfois, un dédain humiliant.

Désorientée, sans être vaincue pour autant, je me frappai une nouvelle monnaie, porteuse des valeurs appréciées à Putney : la créativité, l'intelligence, la conscience politique, et, surtout, la froideur et la réserve.

Cette tentative de me forger une nouvelle vie ne m'empêchait pas d'avoir le mal du pays. La douce étreinte des anciennes montagnes de Blue Ridge et la tolérance de l'affable vallée de Shenandoah me manquaient. De même que la Virginie, où la sentimentalité n'était pas un défaut, où la tristesse élégiaque du crépuscule couleur magnolia animait ma poésie d'une passion qui, même à la lueur du lendemain, était pardonnée, où la gentillesse des inconnus était normale et non une figure de style, où les souvenirs et le romantisme étaient des espèces sonnantes et trébuchantes. La nostalgie m'envahissait, dans ce Vermont sec, porteur de doute, prosaïque, aux joues gercées, impassible.

Les lettres que j'écrivais à mes parents, exaspérantes et pénibles à relire, montrent une indéniable progression. Au début, le flottement et le sentiment de solitude, mais dans un style alerte de préado, ponctué d'émoticônes – pour reprendre la dénomination actuelle –, de dessins de cœurs et de fleurs dans les marges. Au fil des mois, cependant, la teneur se modifiait, avec la découverte de sujets existentiels, sur la nature de l'être humain, l'essence de la révolution, très souvent discutés à Putney, sans oublier le « problème noir », ainsi que l'on qualifiait le problème blanc à l'époque.

Lors de mon retour pour les vacances de Noël, je m'en étais sortie. Tous les commentaires de mes professeurs et conseillers d'orientation étaient bons...

Tiens-toi bien !

What an effervescent girl! Sally is terribly refreshing to be around and her liveliness is quite catching. She has a marvelous way of teasing without being at all malicious. These qualities combined with an energetic application in regard to her work clearly shows that Sally is developing steadily. Her academic work presents no visible problems with the exception of her Math course. Sally is coasting along doing nothing terribly outstanding in Math. She is very aware of this and knows that she will with some outside help do satisfactory work. She feels that Math is and always will be irrelevant to her and I think is approaching it with a "just one more year" attitude. I think that it bothers her a bit since she feels compelled to do well in her academic work. History is very relevant to her now and is

P. 486

...de quoi soulager mes frères et mes parents.



J'avais fixé le cap pour ce qui se révélerait le restant de ma vie.

D'abord l'écriture. J'étais souvent la poétesse de service lorsque la muse Calliope, vraisemblablement absorbée par d'autres activités, dispensait ses vers les plus bancals, ce qui ne m'empêchait pas de l'aimer avec passion. Dès ma première année à Putney, longtemps après l'extinction des feux, on me trouvait accroupie dans un placard, en train de rédiger d'interminables et prolixes méditations poétiques, presque toujours liées au Sud.

Ce sont les terres ultimes : mon sang et mon héritage

Les saisons, le ciel, le sol sont en moi...

*J'ai présenté une requête au ciel
Dont la réponse fut celle des cycles...
Un soleil brûlant et la fraîcheur du soir qui tombe en un instant...
Il propose sa science sur la paume du matin,
Qu'est-ce qui ne fut attiré dans son poing serré la nuit ?
Pour la dernière fois je retourne dans ces terres.
Jours de langueur, d'une lumière mouchetée et de sycomores
et douces nuits à la lourdeur violette.
Avec ce ciel, ce sol, ces saisons,
Avec ces terres du Sud je suis née,
J'ai grandi et, à présent, j'y retourne
Ainsi qu'au passé qui les constitue.
Je suis attirée par le fil arachnéen et intangible de...*

...et ainsi de suite. Vous avez compris.

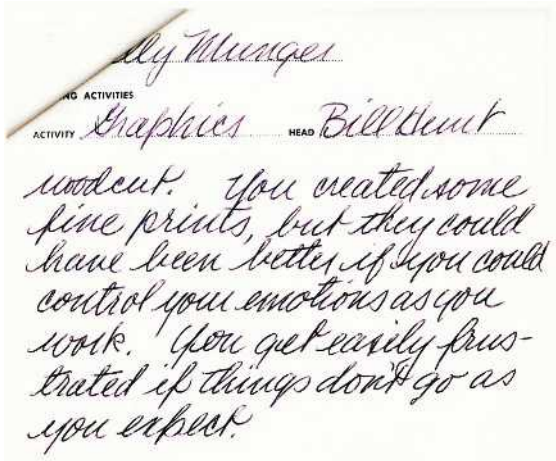
J'ai commencé tôt à m'initier aux arts traditionnels – la peinture, la gravure sur bois et à l'eau-forte, la poterie.

Sans que la moindre lueur d'espoir s'y manifeste.



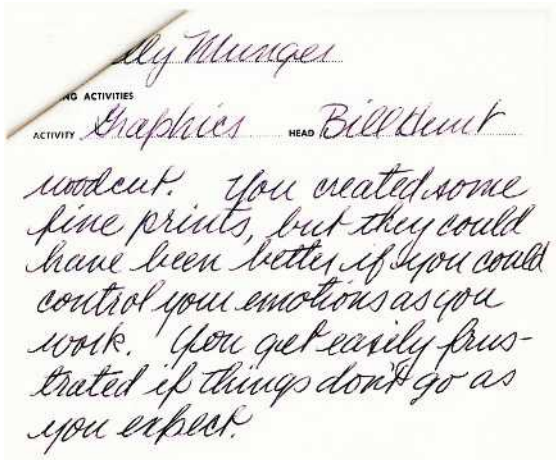
Tiens-toi bien !

Voici les commentaires de Bill Hunt, mon professeur d'art plastique, sur ma pratique artistique :



My Munges
NO ACTIVITIES
ACTIVITY Graphics HEAD Bill Hunt
woodcut. you created some fine prints, but they could have been better if you could control your emotions as you work. You get easily frustrated if things don't go as you expect.

P. 487



My Munges
NO ACTIVITIES
ACTIVITY Graphics HEAD Bill Hunt
woodcut. you created some fine prints, but they could have been better if you could control your emotions as you work. You get easily frustrated if things don't go as you expect.

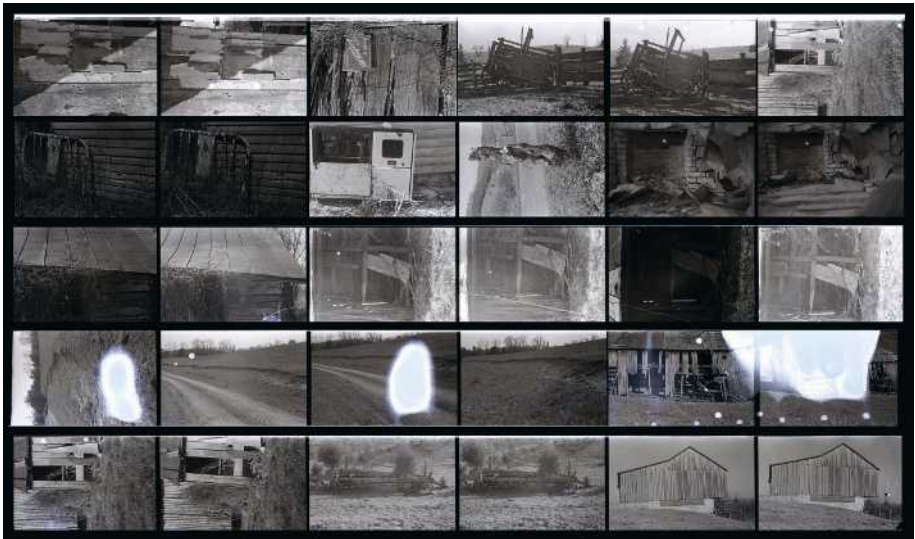
Tellement, tellement vrai, Bill.

Puis il y eut la photographie.

Voici un paragraphe de la lettre enthousiaste écrite de Putney à mes parents en avril 1969 après avoir développé mon premier rouleau de pellicule – des photos prises dans le comté de Rockbridge, aux vacances de printemps, avec un vieux Leica III que mon père m'avait donné.

Je viens de rentrer de la chambre noire et je triomphe. Le meilleur photographe de l'école m'a aidée à développer mon film et, l'un et l'autre, nous avons été enchantés du résultat. Il s'agit surtout de photos de motifs de planches, de textures de peinture s'écaillant sur des murs, de plantes grimpanes ou de vieux matériel agricole. Mais la composition, la profondeur et la mise au point étaient vraiment bien. Je suis absolument folle... de joie et très fière... C'est incroyable, et peut-être un simple coup de chance ! Quoi qu'il en soit, c'est vraiment génial. Mon Dieu !!

Voici la planche contact de ce qui a survécu du tirage.



Peut-être étais-je défoncée ce soir-là, ou mes attentes étaient-elles faibles, toujours est-il qu'il est difficile de comprendre, à la vue de cette planche, à quoi rimait ce cirque. Il n'empêche que je ne devrais pas me moquer de l'exaltation démente de la fille qui écrivit cette lettre après avoir développé son premier rouleau de pellicule.

En effet, je suis restée la même dans ce domaine. Rien n'est comparable au frisson ressenti quand on tient un magnifique négatif, préalablement plongé dans un bain de fixateur, à la lumière. Qu'il soit magnifique ou pas, on est électrisé ; en art, pour reprendre une formule, ce qu'on doit faire avant tout, c'est

montrer. Ce qu'il y a de plus difficile, c'est mettre l'appareil sur un trépied, ou décider de le sortir de la voiture ou de l'approcher de son visage, convaincu que ce qu'on a sous les yeux, ce qu'il y a devant soi, ce qu'on trouve là, sera bien.

Et quoi qu'on obtienne, fût-ce le fruit hasardeux de la vision du « regard fugitif qui glisse » vantée par De Kooning, on a produit *quelque* chose. De médiocre peut-être – ce n'est pas ce qui manque dans les placards d'artistes –, mais c'est mieux que rien, et souvent les quasi-ratages, ainsi que je les appelle, sont les mains secourables qui vous entraînent vers la perfection juste au-delà de l'angle mort.

À dix-sept ans, j'en étais là, à brandir mes négatifs dégoulinants vers une ampoule de plafonnier et à confier ma jubilation à mes parents dans une prose exubérante. Peut-être n'en avais-je pas conscience alors, mais j'avais découvert les deux passions artistiques qui consumeraient ma vie. Et, comme c'était ma nature, je m'y adonnais avec une ardeur qui, au bout de tant d'années, semble presque comique. Je vivais dans un tourbillon de créativité – insomniaque, angoissée, doutant de moi, en quête à la fois de perfection et d'impiété, comme si j'étais un croisement païen entre le colibri qui fait sa part et un bulldozer.

Je n'ai pas vraiment changé.

Mon professeur d'atelier d'écriture, Ray Goodlatte (celui grâce à qui j'avais été acceptée de justesse à Putney), m'avait prédit, dans un rapport presque incompréhensible, un bel avenir.

Tu as devant toi la perspective d'une vie d'écrivain. Je me sens privilégié d'avoir vu ton travail en cours d'élaboration. En raison de ta splendide intelligence critique, tu es qualifiée, en tant que créatrice, pour recevoir un don d'un haut niveau... Tu es un être par qui la langue vivra. J'ai hâte de te lire.

La découverte de mes vocations, l'écriture et la photographie, et quelques réussites scolaires auraient dû m'inciter à mettre en sourdine l'esprit de contradiction et la conduite rebelle qui avaient défini ma vie jusque-là.

Or, il n'en était rien.

Je fumais, buvais, séchais des cours, filais en douce, me défonçais, fauchais des litres de crème glacée pour mon dortoir en me faufilant dans les

Sally Mann

réerves de la cuisine, couchais avec mes petits copains au sous-sol de la bibliothèque, faisais du stop pour aller en ville et, quand j'étais prise sur le fait, je parvenais à m'en tirer.

1/29/68

Cathy Carlisle
Sally Munger

From Weekend Duty Report *

"Cathy Carlisle and Sally Munger and two unidentified others walking toward Putney during Sunday meeting."

If true - why?

Ben

P. 487

Mon attitude vis-à-vis des travaux manuels agricoles, obligatoires à Putney, était tout aussi déplorable.

WORK JOB REPORT

Name: *Sally Munger* Work Crew: *Women + Men*

Date: *June 10, 1969*

Quality of work:	<input type="checkbox"/> Satisfactory	Unsatisfactory <input checked="" type="checkbox"/>
Quantity of work:	<input type="checkbox"/> Sufficient	Insufficient <input checked="" type="checkbox"/>
Supervision needed:	<input type="checkbox"/> Some direction	Constant direction <input checked="" type="checkbox"/>
Punctuality:	<input type="checkbox"/> On time	Often late <input checked="" type="checkbox"/>
Care of Tools:	<input checked="" type="checkbox"/> Adequate (<i>None used any</i>)	Careless <input type="checkbox"/>
Cooperation:	<input checked="" type="checkbox"/> Works well with others	Distracts <input type="checkbox"/>

Comment on the following where appropriate —

Shows interest in work — *None*

Attitude — *Lousy*

Resourcefulness — *None*

Cooperation with head — *Sometimes*

Good example for others — *Definitely not*

Shows improvement — *Never*

Other Comments — *Good luck next year!*

Inutile de tourner autour du pot : je continuais d'être une gamine insupportable.

J'eus à plusieurs reprises de gros problèmes, le genre dont j'avais un mal fou à me dépêtrer. Un jour que j'allais voir mon petit ami à Columbia, je fauchai un chemisier chez Macy's. Je n'aurais pu le faire plus maladroitement : je le cachai sous ma cape d'hiver, comme pour la crème glacée. On m'alpagua aussitôt et on m'emmena au sous-sol. Si j'en crois ma mémoire, portée au spectaculaire, on me fit traverser une succession de salles d'interrogatoire dignes de Hollywood, peintes en un vert céladon un peu trop nuancé de vert olive, dont les tables en bois étaient éclairées par une seule ampoule pendillant du plafond. Puis on m'introduisit dans un bureau aussi exigü qu'encombré. Le chef de la sécurité, un ancien flic de New York, me dévisagea à l'abri de ses paupières tombantes, tandis qu'une cigarette se consumait dans le cendrier.

Il en avait manifestement déjà vu, des ados de mon genre, et ne se priva pas de m'indiquer ce qu'il pensait de nous par un grognement sarcastique. Les yeux baissés, d'une voix suave à l'accent du Sud, chevrotante, j'entonnai mon couplet – « Je ne suis qu'une pauvre petite Appalachienne » –, qu'il ne me laissa pas terminer : « ...qui fréquente, comme par hasard, le pensionnat le plus huppé de la côte Est ». Je déraillai complètement, comme une vulgaire montre à un dollar ; j'étais foutue. Mais ni l'ancien flic ni le système judiciaire de New York ne me faisaient peur. Non, j'étais terrifiée à l'idée que ce glaçon doué de parole téléphone à l'homme d'une moralité absolue, pour qui il n'existait que le noir ou le blanc, jamais le gris, et qui n'accordait aucune place à l'équivoque ou aux excuses – bref, à l'incarnation de la Droiture sans faille et des Conséquences de ses actes, c'est-à-dire mon père.

L'ancien flic ne l'ignorait évidemment pas, il joua avec moi l'espace d'un moment – un matou repu et indifférent avec une souris. Puis, ô surprise, avec un sourire en coin, avunculaire, empreint de lassitude, il se leva, écrasa sa cigarette et me raccompagna jusqu'à l'entrée principale, sans me quitter des yeux lorsque je passai par la porte-tambour et sortis dans la rue.

L'autre fois où je me suis retrouvée dans le pétrin, du genre à basculer dans une terreur insurmontable, à faire claquer des dents, ce fut quand

Sally Mann

on me fila le numéro d'une carte de crédit de Dow Chemicals, pour payer mes appels longue distance à mon petit ami de New York. En tant qu'opposants radicaux à la guerre, nous haïssions tous Dow Chemicals, de sorte que je trouvais génial de leur faire payer mes coups de fil. Cette entreprise brûlait vifs des bébés à coups de napalm. Que représentaient quelques minables coups de fil au regard d'une horreur pareille ?

D'autant qu'on ne me choperait jamais.

Sally Munger June 5, 1969

I have just received two telephone calls from a Mrs. Mann, Telephone Company, Sacramento, California

916-482-4188

regarding a phone call which you made on May 7th to Jon Crary in New York (59 minutes cost \$9.85).

First, she said a wrong Telephone Credit Card number was given, then when she called the number from which the call was placed, 387-5893, asking for the girl who made the call, she talked with a girl who said her name was "Jane Anderson". I told her we had no student by that name and she said she would again call the 387-5893 number. She then called me back with the information that she had found out that the girl's name is "Sally Munger". This time I said "yes", we do have a student by that name.

Now, Mrs. Mann says this is a very serious offense, giving a wrong credit card number and also an incorrect name. To straighten this matter out, she asks that you call her at the above number either this afternoon or tomorrow.

Ruth
Business Office

P. 487

Ce n'est que maintenant, après avoir trouvé cette lettre entre les pages de mon journal intime, que le nom de la téléphoniste, un comble tout de même, me saute aux yeux.

Mes parents payèrent avec une honnêteté ostentatoire et me réduisirent une fois de plus en bouillie. À peine eus-je décroché mon diplôme qu'ils me firent travailler comme un baudet pendant des semaines, m'obligeant à porter des broussailles épineuses en gravissant péniblement une côte.

Je m'attirai également des ennuis à Putney en raison de la photographie, à peu près en même temps que ce coup de téléphone, environ une semaine avant la remise de diplômes. Par un bel après-midi ensoleillé, après avoir chargé – ce n'était que la deuxième fois – un rouleau de pellicule dans le Leica, je me dirigeai avec mes amis Kit et (appelons-le) Calvin vers le bosquet de pins près de l'école. Ils se déshabillèrent et me laissèrent les photographier dans un enchaînement de poses nues parfaitement innocentes. Je ne pris que vingt-quatre clichés, dont huit de Kit allongée dans le sous-bois, en une tentative d'imiter l'une de mes images préférées, celle d'un enfant nu et lumineux dans la clairière d'une forêt du célèbre photographe Wynn Bullock dans *The Family of Man*⁵. Dès qu'ils furent rhabillés, on passa aux choses sérieuses : rouler des cigarettes et boire du sherry sucré à en vomir, dans un pot en argile que j'avais fait en cours de poterie.

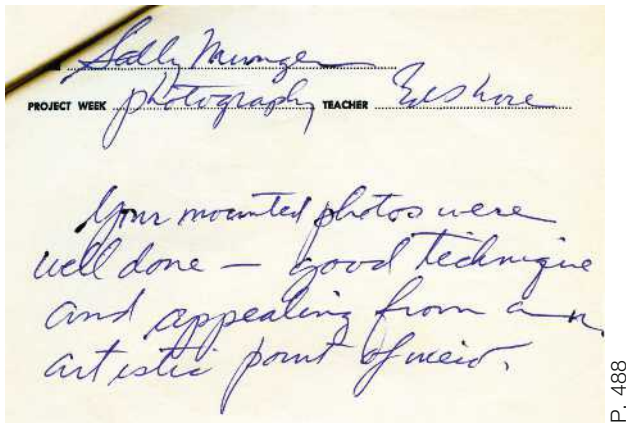
Avec cette naïveté idiote à laquelle je ne cesse malheureusement d'être sujette, je n'ai jamais considéré les photos autrement que comme une méditation sur la personne. Or elles n'étaient que cela. Kit et Calvin étaient d'une beauté éblouissante ; le soleil mouchetait le sol tapissé d'aiguilles de pin ; quant à moi, je ne songeais qu'à amplifier le succès de mon premier rouleau de pellicule. Rien dans ces photos ne suggère quoi que ce soit de sexuel.

Dans ce cas, vous vous demandez peut-être pourquoi je ne vous montre pas la planche contact, ainsi que j'en avais l'intention. C'est une question intéressante.

Comme toujours, la réponse tient à l'instabilité interprétative et aux multiples risques inhérents à la photographie. Lorsque je préparais ce livre pour sa publication, j'ai contacté Kit et Calvin pour savoir si je pouvais me servir des photos. La première, une doctoresse désormais en semi-retraite, a réagi avec empressement, affirmant qu'elle en serait honorée. Ce ne fut pas aussi facile avec Calvin, qui, d'abord ravi d'avoir des nouvelles d'une vieille camarade de classe, a rapidement eu des doutes. Il m'a écrit qu'il n'était plus un jeune insouciant : il travaillait dans une « entreprise avec des collègues politiques » et « ces photos pourraient suggérer que des rapports sexuels entre ados ont eu lieu ou vont avoir lieu ».

Aussi, respectant la crainte de Calvin d'être pris à tort pour un ado ayant eu des rapports sexuels quarante-cinq auparavant, ne vais-je pas vous montrer les photos pleines de tendresse et sans la moindre ambiguïté sexuelle que j'avais décidé de développer ce printemps-là. Les images peuvent avoir des conséquences.

Elles en eurent à l'époque : en l'espace de trente-six heures, j'étais assise – non pour la première fois – devant Ben Rockwell, le directeur, aux sourcils plus que froncés. Je ne fus pas étonnée de découvrir qu'Ed Shore, le professeur de photographie, m'avait dénoncée. Quelques semaines plus tôt, il avait présenté ce rapport sur mon travail.



Hypersensible et fragile, je trouvai le commentaire plat, et péjorative la bribe de phrase « plaisant d'un point de vue artistique ».

Shore m'avait dénoncée pour le choix d'un sujet inapproprié, mais sans doute aussi pour inconduite sexuelle. Si j'en étais coupable d'une façon générale, je me défendis avec véhémence de cette accusation dans le cas de cet après-midi parfaitement innocent.

Forte de ma conviction, je lubrifiai avec du charme et des démentis les rouages de l'administration et, malgré la menace d'expulsion désormais habituelle, je finis par prendre ma place dans le défilé pour la remise de diplômes, aux accords du *Magnificat* de Bach.

Pour ma part, infléchir l'arc de l'univers moral m'a bien des fois donné une sorte de raccourci vers la justice, peut-être parce que j'avais de la

Tiens-toi bien !

chance ou peut-être, si vous privilégiez la pensée cosmique, parce que des qualités rédemptrices justifiaient le détour. Difficile je l'étais, intrigante je l'étais et, sans l'ombre d'un doute, rebelle ; mais, six mois après m'être éclipsée de Putney, l'univers me délivra un sauf-conduit en me mettant face à face avec Larry Mann.

Ceux qui considèrent que j'ai eu de la chance de l'avoir trouvé ont raison.

La Famille des Mann

Après Putney et un été fantasque passé à écrire de la poésie et à prendre des photos au Mexique, je m'inscrivis au Bennington College, m'imaginant que l'établissement serait comparable à Putney, situé à 75 kilomètres de là. Même si le Nord ne me convenait toujours pas, il m'était devenu familier, ce que n'étaient pas les universités Lawrence ou Barnard, trop citadines à mon goût.

En 1969, je pris le vol habituel de la compagnie Piedmont jusqu'au minuscule aéroport Weyers Cave afin de rentrer chez moi pour Noël et finis par rencontrer Larry, trois mois après que notre destin eut été scellé à notre insu, cet après-midi où il avait déplacé l'extraordinaire bloc de pierre. La ferme où vivait mon petit ami de Lexington était bizarrement agencée ; un soir où, d'une humeur de chien, j'étais affalée au bord de son lit, Larry traversa la pièce pour se rendre à la salle de bains commune. Même si je ne le connaissais pas, même s'il ne me jeta pas le moindre regard, je le suivis des yeux avec un grand intérêt. Six mois plus tard, nous étions mariés.



Rien dans l'histoire de Larry – et pas uniquement son style d'équitation – ne correspondait à la mienne. Alors que j'avais eu une éducation en milieu rural, à moitié négligée, où régnait le laisser-faire, il avait connu une enfance dans la banlieue résidentielle de New Canaan, au Connecticut, soumis à la pression de ses parents, à leur arrivisme, à leurs extravagances gênantes. Petit garçon, il portait un costume marin amidonné à boutons de cuivre, une veste croisée et un nœud papillon.



À titre de comparaison, voici ce que je faisais à peu près au même moment.



Lorsque je le rencontrai à vingt et un ans, il possédait cinq smokings : des blancs, d'autres pour tous les jours (ça existe, apparemment) et un noir à queue-de-pie. Ses chemises à plastron empesées étaient accrochées dans son placard telles des armures aux aguets. Des boîtes bleues remplies de boutons de manchette ciselés partageaient les tiroirs de sa commode avec des ceintures de smoking en tissu madras rigide.

Depuis l'âge de quatorze ans, on lui avait enjoint de tendre aux autres des cartes de visite gravées, de chez Tiffany. Ses initiales, outre sur ses brosses en argent massif, étaient partout : sur ses chemises de chez Brooks Brothers, ses draps, ses serviettes, voire ses gants de toilette les plus

insignifiants – le tout de très bonne qualité. Celui-ci me sert toujours de chiffon pour la chambre noire, une cinquantaine d'années plus tard.



À peine avait-il pu uriner debout qu'on lui avait donné des consignes de maintien, ou sur les convenances, puis des cours particuliers de piano, de tennis, de natation, de ski et de matières artistiques. Pour produire l'impression d'être un rejeton des classes supérieures, Larry avait dû apprendre par cœur le livre d'Emily Post, la prêtresse du savoir-vivre, jusqu'aux notes de bas de page. Il savait quel pourboire laisser au préposé aux toilettes à l'opéra, quand prendre sa fourchette à poisson, comment entrer sur une piste de danse. Il s'exprimait à la perfection.

Autant de règles matraquées par Rose Marie, sa mère. Autoritaire, suffisamment grande pour tenir tête au mètre quatre-vingt-dix-huit du père de Larry, elle avait des cheveux d'un noir brillant où, à l'âge mûr, une incroyable mèche blanche était apparue.



Déjà redoutable en tant que telle, elle était devenue vraiment corpulente quand elle s'était attelée à la tâche sérieuse de tabasser Larry. Elle ne l'avait pas toujours été ; sur la plupart des photos d'elle jeune que nous avons, elle est jolie et mince. Elle était toutefois taraudée par un tourment secret. Fille d'une mère célibataire de Little Rock, en Arkansas, elle avait été présentée pour l'adoption dès sa naissance en 1925. Cela n'aurait pas dû être un problème, sauf que, au bout de quelques années, sa mère adoptive l'avait refilé à sa jeune sœur, telle une robe abîmée.

Il ne s'agit que d'une intuition, mais là était peut-être l'origine de son besoin de tomber à bras raccourcis sur quelqu'un avec une cuillère en bois, à titre de compensation, comme elle l'avait fait avec Larry. Ainsi que l'insistance de Warren Mann, son petit ami collet monté, étudiant en médecine, qui l'avait obligée à jeter au rebut des souvenirs d'une époque heureuse – les 78-tours du jazz dont elle était tombée amoureuse après son déménagement à Chicago –, pour lui faire endosser le rôle d'une femme de médecin.

Lequel des deux nouveaux mariés consacrait le plus son énergie à changer de classe, c'est difficile à dire. L'un et l'autre semblaient gravir en tandem l'échelle sociale, en proie à la même avidité d'atteindre l'échelon supérieur. Warren était un jeune psychanalyste en pleine ascension ; pendant les années où Larry était encore assez petit pour être battu, le Dr Mann disposait d'une clientèle stimulante et prospère, composée de membres de la haute de Greenwich et de New Canaan. Quant à Rose Marie, très consciente de ses origines à la fois humbles et troubles, elle était d'un snobisme exacerbé, même pour une ville au snobisme avéré comme l'était New Canaan.

Quelle que soit la raison de sa rage, elle se défoulait si souvent sur Larry que, au début de notre liaison, un brusque mouvement de ma main près de son visage le faisait toujours tressaillir. S'il laissait par mégarde son avant-bras dévier de la bonne position, à la table du dîner familial, sa mère lui administrait un coup de fourchette. De minuscules marques sur le vernis de cette table de merisier attestent encore la rapidité des réactions de Larry.



Dégingandé, solitaire, trop bien élevé, maltraité chez lui, Larry se rendait tristement compte de ce que ses parents faisaient, de la projection de leur ambition sur lui, de leurs manipulations et de leurs abus de pouvoir. Il se décrivait au cours de cette période de sa vie comme un prisonnier qui, à l'instar de tous les prisonniers, inventait de subtils moyens pour se ménager un peu d'indépendance. À un moment donné, il eut le droit d'aller en classe et d'en revenir tout seul, mais sa mère insistait pour l'habiller d'un costume à la *Petit Lord Fauntleroy*. Soucieux de s'adapter, il se changeait au bout de leur allée, enfilant pour l'école une tenue plus banale, cachée dans un sac enfoui sous un buisson, et recommençait à la fin de la journée.

Quand il n'allait pas en classe ou n'avait pas de cours particuliers, il devait rester seul chez lui, afin d'être protégé des influences du monde. Il y avait cependant une faille dans cette stratégie, car, confiné dans sa chambre, Larry découvrit le trait de lumière prisé par les détenus, le tapotement sur les murs, la lame cachée : les livres.

En même temps que l'*Encyclopædia Britannica*, ses parents avaient acheté, en tant qu'objets décoratifs pour la bibliothèque, les cinquante-quatre « Œuvres majeures du monde occidental », sans se douter du pouvoir subversif derrière le cuir brillant et la dorure. Larry les a presque toutes lues, prenant méthodiquement chaque ouvrage sur les étagères : Homère, Sophocle, Platon, Aristote, Chaucer, Shakespeare, Milton, Locke, Hegel, Melville, Tolstoï, Kierkegaard, Nietzsche, Dickens, Twain et Heidegger. De grands esprits qui entrebâillèrent la porte et lui donnèrent un aperçu sur

son avenir dans le domaine du droit, même s'il n'en avait pas conscience à l'époque. Sa matière principale à l'université fut la philosophie, puis, grâce à un programme inauguré par Thomas Jefferson, destiné à encourager de jeunes Virginiens disciplinés mais défavorisés à embrasser la carrière de juriste, il « lut la loi » pendant trois ans, avec l'objectif de devenir avocat.

Comme s'il se préparait aux longues heures à passer avec d'épais livres de droit, Larry lisait, tandis que déclinaient les rayons du soleil vespéral qui filtraient par l'interstice entre les rideaux et que faiblissaient les cris des enfants en train de jouer dehors. Il était si plongé dans sa lecture qu'il n'entendait pas sa mère lui rappeler de revêtir la tenue habillée prévue pour le dîner. Dans l'univers exaltant des idées, il se sentait libre pour la première fois de sa vie. Il apprenait à lire attentivement, à raisonner et, surtout, à observer, à écouter.



À en juger par les ressources et le temps consacré, on ne se douterait pas que la famille Mann avait deux fils, or c'était le cas : Larry et Chad, qui avait deux ans de moins que son frère.



Les Mann avaient décidé de privilégier Larry, probablement en raison de son exceptionnelle beauté, de sa docilité et de son aisance en société. En face de la porte d'entrée de leur maison, un grand portrait au cadre doré représentait Larry, le cavalier, exécuté dans le style flagorneur d'un artiste de cour de l'Ancien Régime. Aucun signe de l'existence d'un autre enfant dans la famille ne se trouvait chez eux, ni photos, ni trophées, ni diplômes sous verre. Même si Chad subissait aussi les violences physiques de sa mère, il échappait, grâce à ses lunettes, supposait-il, aux énormes gifles après lesquelles Larry partait à l'école, les oreilles rougies et bourdonnantes. Hormis ces raclées administrées avec une cuillère en bois ou une brosse, on ne lui accordait presque aucune attention – une bénédiction, en un sens.

Les Mann estimèrent que le milieu équestre était le meilleur endroit où exhiber leur beau garçon et se lier avec les gens qu'il fallait. Tous les après-midi, la mère de Larry allait le chercher à l'école dans un cabriolet Mustang, un foulard Hermès sur son chignon bouffant, et elle le conduisait à l'Ox Ridge Hunt Club, où les meilleurs moniteurs lui enseignaient le dressage et le saut. À vrai dire, il aimait les chevaux, l'équitation, et même le travail au manège, ou les élégants concours hippiques. Comme moi, il trouvait sublime le temps passé à cheval, thérapeutique en quelque sorte, surtout dans les disciplines les moins structurées : le polo, la chasse à courre au renard ou, à l'occasion, un simple galop sur les pistes cendrées le long des champs.

Sa mère buvait des martinis au bar du club, et Larry traînait avec les palefreniers, gens de la classe inférieure et interdite, prenant de plus en plus conscience du piège où il était tombé. Pourtant, jusqu'aux dernières années de son adolescence, il resta malléable, accompagnant les filles des nantis au bal du Ritz, tandis que sa mère scrutait avec l'avidité d'une conquistador les pages mondaines des clubs et des journaux, en quête de la riche bru idéale.

La fille que Larry présenta à ses parents au printemps 1970 ne correspondait pas, tant s'en fallait, à leurs critères.



« Elle est à *Bennington* ? » avaient-ils demandé, incrédules, réagissant à la nouvelle de notre idylle comme si Larry m'avait dénichée dans une léproserie aux environs de Baton Rouge. « Oui », avait-il répondu, implacable. Ils s'étaient pliés à sa provocation inattendue et avaient accepté à contrecœur de m'inviter. À notre arrivée pour Pâques, sa mère avait déposé une robe Lilly sur le lit de ma chambre, en guise d'alternative à mon jean 501 et à mes bottes Frye. Je la jugeai sur-le-champ comme une garce arrogante. Et ce fut réciproque.

Lorsque, au déjeuner de Pâques, nous annonçâmes notre intention de nous marier dans six semaines, les parents et grands-parents de Larry fondirent en larmes avant de se lever de table. Nous regardâmes Chad, qui haussa un sourcil, sourit, puis se servit en gelée à la menthe. Et nous l'imitâmes. Ce soir-là, Larry vint dans ma chambre, où nous fîmes bruyamment l'amour, avant de partir à l'aube. Plus tard, nous avons découvert que ses parents avaient pris rendez-vous avec leur notaire pour déshériter Larry.

Leur désapprobation ne fit qu'accroître et notre détermination et le plaisir pervers que nous tirions de notre amour inacceptable. Les préparatifs du mariage furent simples : nous avons acheté deux alliances en or chez le bijoutier Ed Levin, à Bennington ; j'ai dessiné une modeste robe en coton, qu'une couturière a terminée. Mon père a dépoussiéré son appareil

Tiens-toi bien !

Linhof et pris quelques photos ; de mauvais gré, les parents de Larry en firent passer une dans le journal de New Canaan.



Celle qui ne parut pas dans le journal est le véritable portrait, qui avait capté la folie romantique à la Holly Golightly du film *Diamants sur canapé* des semaines précédant le mariage et, non sans à-propos, en arrière-plan, Tara, la chienne qui avait chassé ma mère du lit conjugal. Cette dernière avait apaisé son amertume en achetant le plus grand poste de télé que M. Schewel eût dans son showroom, l'installant dans mon ancienne chambre, un défi lancé au farameux dédain pour la télévision de mon père et à son interdiction qu'il y en ait une à la maison. Pour mon frère Chris et moi, le moment où une télé a trôné chez nous marque la fin de la dynamique familiale que nous connaissions et le début du déclin de l'acuité intellectuelle de notre mère.



Pendant ce temps-là, les parents de Larry refusaient avec ostentation d'assister au mariage, mettant un point d'honneur à commencer chaque conversation téléphonique par un : « N'imaginez pas une seconde que nous viendrons à votre mariage. » Ils devaient sûrement sentir que nous haussions les épaules avec indifférence quand nous leur répondions : « C'est compris, ne venez pas. »

Aussi débarquèrent-ils. Deux jours avant le mariage, fixé au 20 juin, ils annoncèrent qu'ils viendraient, mais « bourrés d'antidépresseurs », pour reprendre leur formule. Je redoutais de voir les absurdités qu'ils ne manqueraient pas de déverser sur nos têtes ; cependant, grâce aux sédatifs, ils furent l'image même de la probité et de la joie forcée. Au dîner la veille du mariage, ils se vantèrent d'annoncer leur cadeau, une voiture, ce qui enchantait et soulagea la tablée. Ils semblaient avoir consenti au mariage et fini par adhérer à notre union, toute décevante qu'elle était à leurs yeux.



La cérémonie eut lieu peu après l'aube, dans le jardin de mes parents. C'était modeste, nos familles et quelques amis y assistèrent – au maximum deux douzaines de personnes. L'absence de référence à Dieu le

Père ou au Saint-Esprit dans nos vœux écrits compliqua notre recherche d'un célébrant. Nous avons trouvé la solution en lisant à haute voix le poème de E. E. Cummings, « *Je te remercie Dieu pour la plupart de cette incroyable journée* », ce premier vers pour la nécessité de citer « Dieu ». Et, quant au Saint-Esprit, nous avons estimé que Cummings l'englobait dans « *les esprits verts bondissant des arbres*⁶ ». L'absence presque puérile de ponctuation et de majuscules caractéristique de la poésie de Cummings, comme son affirmation à propos du naturel « *qui est un infini qui est un oui* », exprimaient plus ou moins l'innocence de ces noces aux pieds nus, la fraîcheur de notre optimisme et la gaieté festive de cette journée.

L'homme qui nous maria, David Sprunt, était une autre preuve incontestable de la présence divine : on aurait dit la géniale progéniture d'un accouplement entre Dieu lui-même, le juge Parker, des comic strips, et Atticus Finch, du roman de Harper Lee, *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur*.

Une petite réception s'ensuivit. L'espace d'au moins un instant, les parents de Larry, à gauche sur la photo avec Chad, condescendirent à y figurer avec les membres de leur nouvelle belle-famille, dont ils méprisaient l'indifférence en matière de classe sociale, l'originalité des goûts et le libéralisme politique.



De notre point de vue, la journée frisa la perfection : discrète, modeste, décontractée. En plus, la fête n'avait pas coûté grand-chose, ainsi que ma mère, aux anges, le fit observer plus tard : la roue de brie, voilà ce qui avait été le plus cher.

Notre lune de miel, nous l'avons bien sûr passée dans le cabanon au bord de la rivière Maury.

Le mariage avait peut-être été bon marché ; en revanche, mes parents n'avaient pas lésiné sur leur cadeau, un chèque de 1 000 dollars. Nous l'avons aussitôt déposé sur le compte joint que nous venions d'ouvrir, où nous n'avions rien d'autre. Pour nous qui avions respectivement dix-neuf et vingt-deux ans, c'était une fortune. Pensant maintenant à l'optimisme attendrissant de ce jeune couple aux poches pleines, je secoue la tête avec la tristesse d'un vétéran du mariage qui a derrière elle tant de combats contre les déçus.

Nous attendîmes la voiture promise. Plusieurs mois après notre mariage, nous en avons trouvé une correspondant à nos besoins : un vieux break Saab traction avant, au prix de 990 dollars taxes comprises. Génial ! Nous avons appelé les parents de Larry, leur avons décrit notre choix, et ils nous ont répondu avec désinvolture : « Allez-y, achetez-le, on vous remboursera. »

Nous aurions dû nous douter de ce qui s'ensuivrait, tant les parents de Larry tenaient à saboter notre union, mais nous avons été terrassés par la catastrophe que cela représentait pour le début de notre vie commune, lorsque nous nous en sommes rendu compte. Je n'ai pas oublié la cruauté de la voix de sa mère au téléphone le jour où nous lui avons demandé quand ils pourraient nous rembourser. D'un ton moqueur, elle commença sa phrase prévisible par quelque chose comme : « Oh, voyons, vous croyiez vraiment que nous... »

Malgré cette fourberie et ses désastreuses conséquences financières – il ne restait que 10 dollars de notre cadeau de mariage sur notre compte en banque –, nous avons tenu bon. Les parents de Larry continuèrent à faire tout leur possible pour saper notre relation, comme de nous offrir de coûteux services à découper d'énormes pièces de viande au-dessus de nos moyens, alors qu'ils savaient que nous mangions du soja par sacs de dix kilos qui nous servaient aussi de poufs, dans notre sous-sol aménagé.

Nous nous sommes accrochés l'un à l'autre, durant ces années difficiles : je n'allais pas leur donner le plaisir d'une séparation. Nous étions complètement fauchés et, pour une raison qui m'a toujours échappé, mes parents ne proposaient pas de nous aider, se bornant à régler mes frais de scolarité et à nous fournir une petite somme pour le loyer et la nourriture. Rétrospectivement, je crois que cela nous rendit plus forts. Non que cela ait été amusant. Au contraire.

Nous étions mariés depuis sept ans quand, au cœur de la nuit du 21 juillet 1977, la mère de Larry se leva, enjamba sa culotte jetée par terre, à l'entrejambe jauni bien en évidence. Elle traversa la chambre jusqu'au placard, d'où elle sortit un fusil monocanon Stevens calibre 410 et une boîte de cartouches. Elle retourna de son côté du lit, s'assit près de son mari couché sur le dos, une couverture d'été tirée jusqu'au menton, son pied gauche posé sur le droit. Elle ouvrit le fusil, inséra une cartouche et ferma la culasse. Puis, appuyant le canon derrière la tête de son mari, entre l'oreille et l'occiput, elle lui brûla la cervelle.

Nous nous sommes demandé s'il avait perçu le claquement de la culasse ou s'il avait vaguement cligné des yeux au contact froid du canon sur sa nuque. Nous avons spéculé sur le temps qu'elle avait passé assise, après coup, les oreilles bourdonnantes à cause de l'explosion, dans un air vaporisé de gouttes de sang rose. Les oreillers et les draps n'étaient plus qu'un amas de tissus et d'os, tandis qu'un filet sombre coulait de la narine droite de son mari. Hormis un fragment d'œil chassieux révélé par une infime fente de la paupière gauche, les photos de la scène de crime montrent un visage si intact qu'on aurait dit celui d'un bel homme profondément endormi, la boucle d'un Superman à la bienveillance incongrue lui balayant le front.

Voici ce qui m'a paru étrange, dans le rapport de police : après avoir tiré, la mère de Larry a ramassé la douille et l'a portée, encore chaude, jusqu'à la poubelle. Comme si, dans cet effroyable chaos, une douille vide était un déchet de trop.

Combien de temps lui fallut-il pour recharger le fusil avec une seconde cartouche, placer les deux oreillers derrière sa tête afin de redresser le haut

de son torse ? La crosse coincée entre ses jambes, elle fourra le canon dans sa bouche ; quand elle pressa sur la détente avec son index gauche, la bourre de la cartouche lui transperça féroce­ment le front.

Le climatiseur continua de fonctionner pendant trois jours, jusqu'à ce qu'un ami qui s'était approché de la porte non verrouillée entende les deux bergers allemands affamés, descendus au rez-de-chaussée, aboyer comme des fous. Il appela les policiers. Ceux-ci refoulèrent les chiens dans la cuisine et montèrent à l'étage, où ils trouvèrent les corps.

À notre arrivée le lendemain, rien n'avait été déplacé dans la maison à part les cadavres, les draps et les couvertures. Des lettres non décachetées datant de plusieurs semaines jonchaient le tapis du salon, une pile par jour, ainsi que de la merde de chien, frénétiquement étalée par des pattes. Cela faisait des semaines que les rideaux étaient tirés. Dans la chambre, la culotte, ce qui me troublait le plus en un sens, était toujours par terre. Qu'elle n'ait pas tendu son gros orteil pour la balancer dans un coin, était-ce le signe de son état suicidaire ? À moins que la laisser traîner n'ait constitué un ultime « Allez vous faire foutre » ?

Le contenu de la salle de bains envoyait le même message à cette bonne société de New Canaan à laquelle elle avait tellement désiré appartenir sans y parvenir : au diable le country club, au diable la réputation de médecin de son mari. La pièce était remplie de flacons de médicaments sur ordonnance, dont beaucoup étaient vides, et la porte de l'armoire à pharmacie était entrouverte. Dans une autre, à plusieurs étagères, et encore une autre dans le couloir, s'entassaient d'autres médicaments sur ordonnance, bien davantage que ce que pourraient avaler deux personnes en une vie.

L'étrange lettre coincée entre les pages d'un livre à côté du lit signifiait également « Allez vous faire foutre ». Cet élément de preuve sibyllin que la police de New Canaan avait négligé ou ignoré suggérait que les causes de la mort des parents de Larry étaient plus compliquées que nous n'en avons conscience. Au recto tacheté de sang de l'enveloppe, une main féminine avait écrit avec fermeté : « Rose Marie ». Au verso : « Laisser réponse sous poubelle... ? » & « Je passerai la chercher si pas convenu au téléphone ».

Le texte :

Rose Marie

Aujourd'hui, j'ai pris 1 500 dollars dans mon coffre-fort – puis je me suis demandé comment le convertir en chèque de ma famille et pas de moi. Alors, comme vous l'aviez pensé, je le donnerai à M. Glazer lundi en liquide, en disant que ma famille m'a envoyé un chèque de 1 600 dollars au lieu de 1 500, alors je l'ai touché.

1) C'est bien ce que vous avez suggéré ?

Ce qui reste d'argent dans le coffre-fort m'inquiète – on pourrait y fouiller...

2) Vous croyez que je devrais le retirer dans la matinée ?

3) Peut-être obtenir un chèque certifié au bureau de poste ou un mandat et l'envoyer à Tommy ?

4) Ou est-ce que je devrais juste obtenir un chèque de la banque du montant de la somme ? Leur donner le cash ? Je préférerais, si vous pensez que ça irait...

J'ai écrit les quatre questions de façon à ce que vous répondiez par oui ou non... sinon, laissez un message que je passerai prendre tôt samedi matin.

La lettre n'est pas signée.

Lorsque j'interrogeai les amis de Rose Marie, à l'époque, aucun n'identifia Tommy ou M. Glazer, ni ne reconnut l'écriture, et nous n'avons trouvé aucun coffre-fort au nom de Rose Marie. Elle était impliquée dans un trafic de drogues, à mon sens, mais aucun membre du service de police de New Canaan ne semblait prêt à enquêter. Quant à Larry et moi, nous étions déjà assez accablés comme ça.

Nous l'étions à en être incapables de faire ce qui était le plus simple, le plus évident. Par exemple, si étrange que cela me semble à présent, l'idée de prendre des photos ne m'a pas effleurée. J'avais sûrement mon appareil, ce dimanche après-midi, au cabanon, quand un ami nous avait annoncé la nouvelle, alors que nous nous balancions à tour de rôle au bout d'une corde avant de sauter dans la rivière. Mais, lors de notre départ précipité

le lendemain matin, je n'ai pas pensé à fourrer l'appareil dans mon sac. Un cliché du séjour maculé de merde de chien, noyé d'obscurité, ou de la culotte, ou du placard bourré de médicaments, aurait raconté l'histoire de leur addiction. Le comble de la bêtise pour une photographe, non ?

Même après avoir lu la lettre, nous n'avions pas non plus capté l'histoire des médicaments. Nous avons passé la première journée à déambuler dans la maison et à remplir les formulaires au poste de police. Débarqué de New York, notre ami Robbie Goolrick a jeté un regard au contenu de la salle de bains et du placard, et cherché un contenant assez grand pour que tout y tienne. Découvrant dans la buanderie un lave-linge livré depuis peu et le carton mis de côté pour les poubelles, il l'apporta dans la salle de bains et le rempli presque complètement de flacons de médicaments et de packs d'échantillons.

Le soir, nous étions plutôt prêts à nous défoncer, moins à participer au cocktail que des amis des parents de Larry organisèrent en notre honneur. Un verre d'alcool fort à la main, nous fûmes comme hébétés, dans cette demeure pleine d'élégants inconnus très animés. Au bout d'un moment, une des invitées, qui avait accompagné les policiers dans la maison des parents de Larry, nous fit furtivement signe de la suivre à l'écart.

Elle chuchota avec agitation que son mari et elle avaient repéré l'arsenal de médicaments dans la salle de bains et le placard du couloir. Ils n'auraient pas dû, reconnut-elle en lançant un coup d'œil par la porte, vers le séjour où les bavardages bruyants du cocktail la rassurèrent, mais, en hommage à la mémoire de Rose Marie, ils avaient enlevé tout ce qu'ils avaient pu de ces preuves compromettantes.

Nous n'en revenions pas, car nous avons vu, presque deux heures auparavant, le carton du lave-linge plein à craquer. Nous l'avons remerciée avant de nous frayer un passage dans la foule. Puis un médecin légiste nous indiqua par mimiques qu'il souhaitait un aparté. Il nous révéla à voix basse s'être faufilé dans la salle de bains pendant que la police s'intéressait à autre chose et avoir empêché les psychotropes les plus puissants, lesquels, si on les avait trouvés, auraient nui à la réputation des parents de Larry.

Là encore, nous avons dévisagé avec stupéfaction cet homme qui, prenant à tort notre expression pour de la reconnaissance, nous tapota le bras, un geste censé signifier : « Je vous en prie... c'était le moins que je puisse faire », avant de rejoindre les invités.

Comme pour confirmer que ce n'était pas le fruit de notre imagination, nous avons inspecté la salle de bains dès notre retour chez les parents de Larry. Effectivement, le carton était plein de flacons de Valium, Dermid, Miltown, Seconal, Darvon, Percodan, Librium, Dalmane, Tranxene, Placidyl, certains de grand format, avec des seringues préremplies d'adrénaline et de Valium.

D'accord.

Dans ce cas, c'était quoi, ces médicaments nuisibles à notre réputation que les amis secourables avaient embarqués ? Et, de toute façon, pourquoi y en avait-il autant, sans compter les ordonnances prescrites non seulement par le Dr Mann, mais par d'autres médecins, et pour d'autres personnes que les Mann ?

Trente-cinq ans plus tard, toujours taraudée par les mêmes questions, j'ai téléphoné au service des archives de la police de New Canaan. J'ai demandé le dossier du meurtre+suicide Mann et, sur le moment, cela ne m'a pas paru bizarre que le policier me réponde qu'il était facile à trouver : sur le bureau de la pièce adjacente. J'en ai reçu une copie, qui comprenait plusieurs informations intéressantes, dont une lettre anonyme envoyée au chef de la police quelques jours avant la mort des Mann. C'était une lettre manuscrite dans laquelle l'expéditeur déclarait que les policiers, trop stupides, n'avaient pas vérifié les faits : le Dr Mann avait une liaison avec l'une de ses patientes, une divorcée de Greenwich, et, quand il avait voulu divorcer, Rose Marie l'avait tué. Étant donné que ce n'était pas la même écriture que celle de la lettre trouvée près du lit, j'ai supposé que cette infidélité n'avait aucun rapport avec le trafic de psychotropes.

N'empêche, il me semble que cela avait dû être l'ultime camouflet, pour Rose Marie. Les meurtres+suicides perpétrés par des femmes, surtout avec une arme à feu, sont rares ; aussi imaginai-je son extrême agitation et sa rage, malgré le calme apparent avec lequel elle avait dû agir. Elle qui avait

consacré sa vie d'adulte à gravir l'échelle sociale, tout en ayant conscience que ni son mari ni elle ne feraient jamais partie de l'élite locale à laquelle ils aspiraient. Ils étaient endettés jusqu'au cou et un dangereux trafic de psychotropes pouvait être une cause de déséquilibre psychique. Dans ce cas, pourquoi cette nuit-là, trois jours avant ses cinquante et un ans, une semaine avant la grande réception prévue pour son anniversaire ? La crise de jalousie me semblait donc une explication plausible.

Outre la lettre anonyme, on signalait dans le dossier les innombrables flacons de médicaments, souvent vides, trouvés par les policiers, même si, peut-être pour protéger la réputation des Mann, on ne précisait pas la quantité de médicaments découverts dans la maison. Deux annotations ont attiré mon attention : l'une à propos d'un flacon de Placidyl vide prescrit seulement six jours avant le drame par un certain Dr Schwimmer – quand un inspecteur l'avait interrogé à ce sujet, il avait nié être l'auteur de cette ordonnance-là et suggéré que le Dr Mann devait en avoir renouvelé une plus ancienne.

L'autre, c'était à propos d'un flacon de Dalmane prescrit pour une certaine Deanna Pritty moins d'un mois plus tôt. Il m'a paru vraiment bizarre qu'il y ait eu des ordonnances destinées à d'autres gens dans la salle de bains des Mann.

Poursuivant mon travail de détective, j'ai donné un coup de fil à l'une des amies qui étaient dans la maison le jour où les policiers avaient trouvé les corps, une octogénaire à la voix douce et à l'esprit vif, installée désormais en Floride. Je lui ai d'abord parlé de la lettre près du lit, lui demandant si elle savait quoi que ce soit sur un coffre-fort, un M. Glazer ou un certain Tommy, qui semblait gérer les transactions financières avec Rose Marie. Aussi perplexe que moi, elle reconnut néanmoins avoir soupçonné l'existence d'un douteux trafic de psychotropes.

J'ai voulu savoir ce que son mari et elle avaient fait des médicaments qu'ils avaient pris dans la maison. Ils avaient engagé un inspecteur de police pour les aider à se débarrasser des plus toxiques. Cet homme avait souvent conduit les Mann à l'aéroport, en dehors de ses heures de service. Comme tout le monde, il voulait défendre leur réputation ainsi que celle des autres médecins dont les noms figuraient sur les ordonnances. La quantité

hallucinante de psychotropes trouvés dans le placard du couloir et les ordonnances destinées à d'autres personnes avaient sûrement intrigué l'inspecteur.

Le mari tenait à embarquer les médicaments dans un bateau jusqu'au détroit de Long Island et à tout balancer, une idée que l'inspecteur de police refusa. Ils contactèrent un troisième larron, qui travaillait dans un laboratoire pharmaceutique, et organisèrent leur destruction là-bas.

Après avoir raccroché, je me suis demandé : « Voilà donc où ont fini certains des psychotropes, mais comment les Mann se sont-ils retrouvés en possession d'autant de médicaments sur ordonnance ? Et cette lettre anonyme à la police, au sujet d'une patiente habitant Greenwich dont le Dr Mann aurait été prétendument amoureux ? »

Je me suis alors rappelé le flacon vide avec l'ordonnance de Dalmane au nom de Mme Pritty. J'ai cherché, fouiné et fini par la trouver : elle n'avait pas quitté le Connecticut et vivait dans ce qu'elle a appelé « une infecte maison de retraite ». Eh oui, elle avait du tempérament, cette vieille dame de quatre-vingt-quatre ans, toujours amoureuse de Warren Mann, à mon avis !

C'était la dernière pièce du puzzle, ou presque.

Charmante et franche, Mme Pritty m'a raconté que lorsqu'elle avait appris l'assassinat de celui qui avait été son psychiatre pendant six ans, un homme qui – elle a choisi ses mots – « lui vouait un attachement peu convenable », elle avait éprouvé un tel chagrin qu'une ambulance avait dû l'emmener à l'hôpital, où elle était restée plusieurs jours. C'était une relation platonique, s'est-elle empressée d'ajouter sans vraiment me convaincre. En effet, pourquoi avouer son adultère quarante ans après à une inconnue qui appelle à l'improviste un dimanche après-midi ? Je m'en garderais bien et je ne lui en veux pas de ne pas l'avoir fait.

La dernière pièce du puzzle s'est mise en place quand je l'ai interrogée sur l'ordonnance de Dalmane trouvée dans la salle de bains. « Oh, le Dr Mann était connu pour ça, a-t-elle répondu. Il refusait de donner à ses patients une ordonnance pour des médicaments. Il ne le faisait jamais. »

Mon hypothèse ?

Le Dr Mann rédigeait des ordonnances pour ses patients, puis soit lui, soit Rose Marie, soit l'auteur de la lettre du chevet de lit se rendait à la pharmacie, rapportait le tout et le planquait dans le placard du couloir. Vu la réglementation laxiste de l'époque, il pouvait renouveler des ordonnances d'autres médecins, ainsi que le Dr Schwimmer l'avait confirmé, et il récupérait les échantillons que les laboratoires pharmaceutiques distribuaient sans compter. Les psychotropes que les Mann n'utilisaient pas – à en juger par l'aigre ragoût de leurs névroses, ils en abusaient –, je pense qu'ils les vendaient, dans l'espoir de s'extirper des dettes auxquelles les avait conduits leur ambition sociale.

Que restait-il à Rose Marie, quand il lui avait annoncé qu'il voulait divorcer ? Franchement, ce qu'elle a fait vous étonne ?



Nous avons engagé un joueur de cornemuse pour les obsèques. À la fin, notre ami Robbie l'aborda pour le régler et cet homme, manifestement gêné, lui révéla que les parents de Larry, pour qui il avait joué lors de leurs deux dernières réceptions, et avec qui il avait posé sur des photos,



ne l'avaient jamais payé, malgré de nombreuses relances. Comme honteux par procuration, Robbie lui fit un chèque.

Ce lamentable schéma est devenu la norme au fur et à mesure que nous épluchions leur situation financière. Malgré la richesse apparente, l'opulence de leur mode de vie, la grande maison, les chevaux, les country clubs, les réceptions, les voyages en Europe l'été et en Floride l'hiver, malgré le trafic de psychotropes, les Mann avaient tellement de dettes que l'assurance hypothécaire suffit tout juste à les couvrir.

Larry et moi nous sommes débarrassés de tout ce qu'il y avait dans la maison, puis, en un geste d'espoir absurde, nous avons rapporté de New Canaan le harnachement, les selles, les brides, les bottes et les couvertures de selle. Nous avons beau n'en avoir aucun usage puisque nous vivions en ville et avons du mal à joindre les deux bouts, nous les avons gardés un certain temps, avant de finir par les vendre.

Nous ne l'exprimions jamais, mais nous avons assez de bon sens pour savoir que notre vie de cavaliers, l'unique vague point d'intersection entre les orbites de nos enfances, était révolue. En effet, pendant vingt et un ans, jusqu'à ce que nous achetions la ferme en 1998, je ne me suis approchée d'un cheval qu'en enfouissant mon visage dans le cou fumant, à la puissante odeur évocatrice, de ceux des attelages qui promènent les touristes dans les rues de Lexington.

Le Retrait

L'été 1973, quatre ans avant la mort des parents de Larry, nous sommes retournés pour de bon dans le comté de Rockbridge. Nous étions mariés depuis trois ans. J'avais fait ma deuxième année d'études à l'université de Bennington, la troisième à l'étranger, puis nous avons voyagé de Grande-Bretagne en Grèce, serrés l'un contre l'autre, fauchés, souffrant de solitude.

Allongés sur les plages désertes de Paros, l'île grecque isolée où nous avons échoué au printemps de cette année-là, nous contemplions la légendaire mer Égée tandis que le mal du pays nous arrachait le cœur. Tout ce que nous avons vu au cours de notre périple d'un an ne nous empêchait pas de continuer à trouver que nous ne connaissions rien de plus beau que le comté de Rockbridge.

Une opinion que nous n'étions pas seuls à avoir. Les automobilistes qui roulent sur l'autoroute I-98 empruntent souvent la sortie de Lexington pour prendre de l'essence et, faisant le plein, ils admirent le paysage. Ceux qui, ayant remis le contact, foncent chez un agent immobilier ne sont pas rares. La preuve de l'attrait de la région, c'est que Cy Twombly, qui vécut et voyagea dans certains des plus magnifiques lieux au monde, avait décidé de passer la moitié de l'année à Lexington, sa ville natale.

Écrivant sur l'œuvre de Cy, le regretté critique d'art David Sylvester a cité la façon dont Paul Klee décrivait la création artistique, qu'il comparait à la croissance d'un arbre. La sève nourrissante des racines irrigue le tronc (l'artiste) et enrichit le houppier (son œuvre d'art). Si le houppier ne reproduit pas exactement les racines, puisqu'il se déploie dans un élément complètement différent, il n'en représente pas moins une masse égale ; ainsi un grand chêne exige-t-il, dit-on, autant de place sous terre qu'au-dessus.

Sylvester suggère que les premières expériences de Cy à Lexington ont alimenté et embelli d'une façon discrète mais essentielle le houpier de son art tout au long de sa vie. Cy semblait en convenir dans une interview donnée en 2000 :

Les paysages de ma région natale, la vallée centrale de Virginie, ne sont pas les plus pittoresques au monde, mais ce sont les plus beaux. Parce qu'ils ont tout : montagnes, ruisseaux, prairies, arbres splendides. Et cette nature est un écrin pour l'architecture...

Quand on vieillit, ai-je découvert, il faut revenir à certains éléments du début de sa vie, ou à ceux pour lesquels on éprouve un sentiment, voire autre chose. Sa vie se rétrécit de bien des manières, à moins qu'elle ne soit plus aussi flexible, aussi passionnante, quel que soit le qualificatif qu'on veuille employer. On a tendance à devenir nostalgique.

La phrase « *Twombly retourne à Lexington* » est récurrente, tel un refrain, dans la biographie détaillée de Cy par Nicholas Cullinan, ou dans les dernières pages de *Cycles and Seasons*, le catalogue de la Tate Modern pour son exposition Twombly en 2008. En fait, il s'est rendu presque chaque année à Lexington, où il a longtemps vécu et travaillé.

Beaucoup de ses œuvres y ont été exécutées ; ainsi la saga épique de la fresque de quinze mètres *Untitled (Say Goodbye, Catullus, to the Shores of Asia Minor)*, qui se trouve à présent au Cy Twombly Museum de Houston, a été triomphalement achevée dans un entrepôt non loin de notre ancienne maison dans le quartier industriel, de l'autre côté de la rue. Commencé à Rome, ce triptyque est resté vingt-deux ans incomplet, jusqu'à ce qu'on l'envoie à Cy à Lexington, en 1994.

Je me souviens des nombreux après-midi où j'allais chercher les enfants à l'école et où j'apercevais la silhouette élancée, un peu voûtée, emmitouflée et coiffée d'un bonnet de Cy se rendant à pied de son domicile de Barclay Lane à l'entrepôt. Sans doute était-ce la seule structure de Lexington où mettre une peinture de cette taille, mais il devait la partager avec les tables à scie, pots de peinture, tréteaux et copeaux de bois d'un entrepreneur du coin.

Un week-end de Pâques, Cy eut droit à son insu au coup de main d'un menuisier de dix-sept ans nommé Josh Campbell, pour le dernier panneau. Josh était venu préparer des bardages, disposés sur des tréteaux à côté de la fresque ; alors qu'il avait fait la moitié du boulot, il fut étonné de voir Cy, dont il ne savait rien, se baisser pour franchir la porte d'entrée, une sorte de sac militaire sur l'épaule, prêt à se mettre au travail. Refermant ses pots de peinture, Josh proposa de partir, non sans avoir remarqué l'ampleur de ce que devait accomplir Cy pour terminer son œuvre.

Gentleman jusqu'au bout des ongles, Cy insista pour que Josh continue ce qu'il avait commencé et lui dit qu'il reviendrait plus tard. Après son départ, Josh, qui lui-même travaillait à la tâche, jeta un coup d'œil à l'immense toile, dont la plus grande partie n'était pas peinte, et se dit qu'il pouvait bien aider ce pauvre type à s'en sortir, car il avait vraiment encore du pain sur la planche.

Il posa ses larges pinceaux, en prit un de Cy, plus petit, et se mit à l'ouvrage, ajoutant de la peinture au troisième panneau qui, à ce moment-là, ne comportait que quelques grosses boules, pour reprendre son expression. Il signa son travail en lettres minuscules : JMC.

Une fois l'immense toile achevée et expédiée à New York pour une première exposition à la Gagosian Gallery, les initiales JMC désormais en grande partie recouvertes, Cy loua une petite surface avec vitrine au centre de Chitlin' Switch⁷, surnom affectueux qu'il donnait à Lexington. Située sur Nelson Street, l'une des quatre rues composant la disposition en dièse de la ville. Un cadre improbable pour un atelier, apportant un démenti à la tendance qu'avait Cy à travailler et vivre dans un « palais... mais dans un quartier malfamé », ainsi que le faisait observer un ami. Loin d'être un palais, l'endroit était un bouge ; en revanche, le quartier était agréable, accessible à pied de chez lui et, de surcroît, proche d'un restaurant connu pour sa tarte sirupeuse à la noix de pécan.

Vu le nombre de photos que j'ai prises dans cet atelier, notamment à cause de la lumière aguicheuse filtrant entre les persiennes fermées, j'ai documenté presque par hasard les extrêmes en matière artistique des dernières années productives de Cy ; l'extase débridée des toiles contrastant avec l'intelligence pleine de sérénité des sculptures. Il paraissait capable

de beaucoup travailler, dans cet endroit infect, comme il l'expliqua à son ami sir Nicolas Serota, directeur de la Tate Gallery :

Mon [cycle] préféré est *Sesostris*... Des toiles commencées il y a bien longtemps à [Gaète]. Elles sont restées des années sur le mur, puis je les ai emportées en Virginie où je les ai terminées. J'ai fini beaucoup de choses là-bas.

Comment ? Je l'ignore. La lumière, d'un vert fluo, bourdonnait, le contrôle de la température était fantasque, le faux plafond bas et la nuisance sonore élevée. Il y est malgré tout parvenu.



Quand j'ai commencé à prendre des photos dans son atelier, je me suis souvenue qu'Alfred Stieglitz, par ses clichés trop parfaits des sculptures de Brancusi, avait poussé ce dernier à attraper son appareil et à surexposer, voiler et atteindre à sa manière la splendeur photographique.

De même, dans son atelier où, tel Stieglitz, je me donnais du mal avec ma chambre photographique 20 × 25, Cy, avec son Polaroid à deux balles, réussissait des images émouvantes de ses œuvres, les sculptures notamment.

Tiens-toi bien !

Ce faisant, il m'a propulsée vers une liberté d'interprétation à la Brancusi, si bien que mon travail dans son atelier est passé de la documentation à l'évocation.

Au début, je voulais simplement enregistrer la façon dont Cy aménageait son lieu de travail.



L'atelier était suffisamment aéré pour être parcouru du regard depuis l'entrée jusqu'au fond.



En l'espace de quelques années, on put à peine traverser cet espace encombré de sculptures, de peintures, de livres et d'un bric-à-brac puisé dans les brocantes de la ville. D'une extravagance chaotique et joyeuse, on aurait dit que c'était un doigt d'honneur adressé aux plus maniaques d'entre nous.



Fin 2007, Cy me rendit la pareille et photographia mon atelier. Il se concentra sur un désordre similaire qui régnait dans les coins et tira un merveilleux parti de son Polaroid, lequel, dans ses mains, conférait de la profondeur même au dépotoir le plus banal.



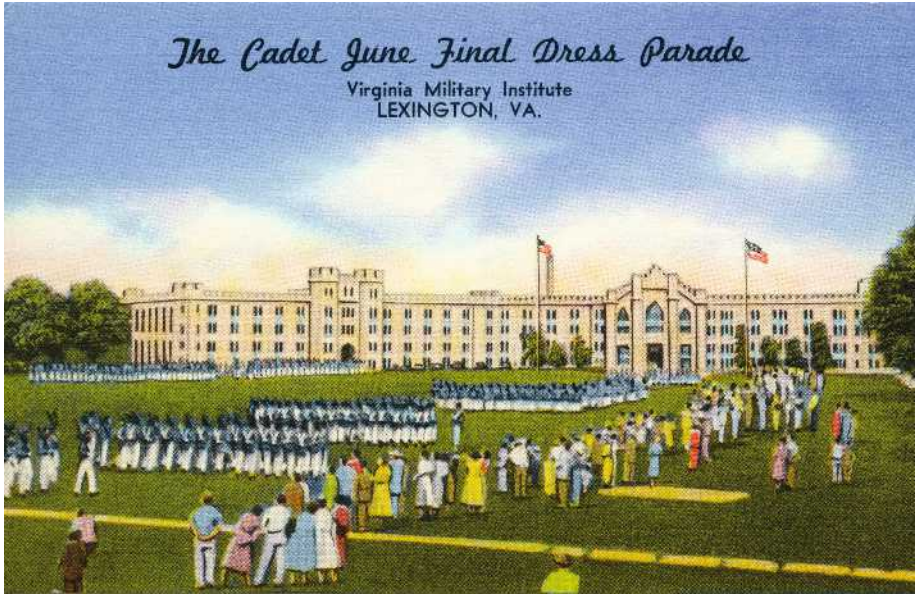
Il adorait les décharges. Au printemps, nous roulions dans la campagne aux environs de Lexington, nous arrêtant dans les vide-greniers qui bourgeonnaient le long des routes, pareils à des plantes juste écloses aux couleurs artificielles.



Il peut sembler étrange que Cy ait également adoré les défilés en uniforme du VMI. C'était pourtant le cas. L'après-midi du vendredi, les corps de cadets se mettaient en rang – pantalons blancs amidonnés, larges ceintures bordeaux, dolmans gris à boutons de bronze. Enfoncé sur le front, ils portent un shako anachronique d'où jaillit un plumet en forme de phallus qu'ils nomment « bite d'âne ». Le faste, les bites d'âne, les casernes crénelées en arrière-plan évoquant un parc à thème de la guerre du Mexique, le sifflement mélancolique des cornemuses et, bizarrement, la discipline des manœuvres enchantaient Cy.

Au fond, ce n'est pas vraiment bizarre. Cy avait grandi dans un univers où prédominaient le code chevaleresque et une tradition militaire condamnée ; aussi sa réaction aux défilés n'est-elle guère plus surprenante que la tonalité martiale parfois aperçue dans son œuvre (*Lepanto*, *Fifty Days at Iliam*). Je crois que la pléthore d'éléments différents qui influença Cy se reflète dans son art : l'éclat de la lumière du Sud sur les édifices à

colonnades de Lexington, la grâce et la langueur de sa culture, l'héritage littéraire de la région, la sensation omniprésente d'une splendeur révo-
lue, une mythologie historique vénérée. Ainsi qu'il l'a formulé dans une
interview : « Tout vient d'ici. Toutes ces colonnes... il y a tant et tant de
choses que je n'aurais jamais créées, si j'étais né ailleurs. »



C'est au printemps que les défilés du VMI étaient le plus réussis : les cadets maîtrisaient les pas. Cy ne les ratait presque jamais. Il vouait au printemps de Virginie la même ferveur exaltée que la mienne. Par beau temps, il demandait parfois qu'on le conduise au magasin Walmart, construit au sommet d'une colline à la vue imprenable, et, assis sur un banc devant la sortie, il contemplait le spectacle, le va-et-vient des clients, les rayons de soleil qui balayaient la chaîne des Blue Ridge au loin. La lumière, les montagnes, la brise, le vert de la mandragore américaine, la chaleur du soleil pénétrant enfin dans la terre et dans ses os qui le faisaient parfois souffrir – il ressentait une joie profondément sensuelle quand il était en Virginie.



Comme beaucoup d'entre nous, indépendamment des vieux os, ou de la génération. D'une certaine façon, l'expérience de grandir ici est intemporelle et universelle : malgré les deux douzaines d'années qui nous séparaient, l'enfance de Cy ressemblait beaucoup à la mienne. À l'instar de la plupart des enfants blancs du Sud, d'une certaine classe socio-économique, nous avons l'un et l'autre été élevés par des Noires que nous adorions. Je suis prête à parier que Lula Bell Watts, la femme qui s'est occupée de Cy, lui a apporté le même amour inextinguible et inconditionnel que celui que j'ai reçu de Gee-Gee.

Lula avait environ treize ans quand elle commença à travailler pour la famille Twombly – Cy marchait à peine. Contrairement à Gee-Gee et moi, leur différence d'âge n'était pas énorme. Bien plus tard dans sa vie, quand il était en ville, Cy et Butch, son chauffeur, emmenaient souvent Lula faire un tour dans la région. Octogénaire, Lula continuait de lui remonter les bretelles sur les bonnes manières. Se tournant du siège passager, une cigarette coincée entre le pouce et l'index, elle grondait Cy comme s'il était un gamin.

Que Cy ait eu besoin de ce genre de mise au point est difficile à imaginer puisque, comme mon Sudiste de père, il était d'une exquise distinction, cultivé et courtois. Ainsi qu'il le décrivit à Serota :

Quelque chose de très drôle : dans mon enfance, il fallait toujours dire : « Oui, m'dame » et « Oui, m'sieu ». Il était exclu de parler de soi. Une fois, j'ai dit à ma mère : « Il vous suffirait que je sois bien habillé et poli pour être satisfaite », et elle a répondu : « Qu'y a-t-il donc d'autre ? »

Cy grandit sur Edmondson Avenue, ombragée d'arbres, à deux pas de la grand-rue et de l'école maternelle de Mme Lackman. Mes parents, qui s'installèrent à Lexington quand Cy avait quatorze ans, durent faire sa connaissance peu après leur arrivée, puisqu'il était au lycée quand il leur offrit cette merveilleuse petite sculpture datée de 1946 un soir où il était venu dîner chez eux, à Washington Square.



Une fois qu'ils eurent emménagé à Boxerwood, en 1951, elle eut sa place dans le fouillis de la bibliothèque du séjour, où ne tarda pas à la rejoindre l'une des toiles au crayon et à la peinture industrielle de Cy, achetée 150 dollars à un moment où il vivait à Lexington et enseignait dans un établissement universitaire pour filles, le Southern Seminary.

D'autres habitants de la ville achetèrent des œuvres de Cy, dont le solitaire Jack Roberson, qui restait assis devant sa maison non peinte de Jefferson Street, semblable à celle de Boo Radley⁸, et proposait des fellations aux étudiants de W&L qui rentraient à la résidence universitaire. Je tombai sur Jack un vendredi après-midi du début des années 1990, dans la friperie Stonewall Jackson, située en face de la banque au sous-sol du minable Robert E. Lee Hotel. Il descendait le passage tapissé d'une moquette rase qui y menait, portant deux sacs en papier marron, ceux qui sont grands et dotés de poignées, bourrés et lourds, à en juger par la difficile progression de Jack.

Parvenu dans la boutique, il se fraya un chemin entre les portants de robes cache-cœur en jersey et de blazers à épaulettes, posa les sacs, dont le contenu était masqué par du papier journal, devant la caisse. Là, ayant attiré l'attention de tout le monde, il se frotta le front avec une outrance bien à lui et s'adressa au public d'une voix à l'aigu au mieux inquiétant, mais qui commençait à friser le hurlement canin. La putain de banque, déclara-t-il, avait choisi cette journée particulière pour se mettre en congé. Du coup, il allait être obligé de passer tout le foutu week-end chez lui avec tout le LIQUIDE OBTENU grâce à la vente d'une toile de Cy Twombly qu'il gardait derrière son canapé depuis quarante ans, bordel de merde.

Ce fut possible dans une petite ville honnête telle que Lexington : Jack Roberson déposa à la banque ses deux sacs bourrés de billets en début de matinée le lundi.

C'est aussi une petite ville naïve. Fin 1980, à la mort de sa mère, Cy ayant déjà perdu son père, sa sœur l'appela et lui demanda de venir vider le grenier de ses propres affaires, pour qu'ils puissent vendre la maison. Il ne comprit manifestement pas que c'était urgent, à moins qu'il n'ait simplement laissé tomber ; quoi qu'il en soit, tout finit par être rassemblé et remis à un commissaire-priseur de la région.

La vente aux enchères eut lieu un samedi après-midi du printemps 1988, sur le terrain de base-ball de Bustleburg, derrière les bennes à ordures, à environ cinq kilomètres de la ferme. Les bases étaient à peine visibles, dans les broussailles de ce lopin de terre désolé, où se dressait un bâtiment en béton abandonné, derrière le filet béant et déchiré au niveau du marbre. Les reliques de la jeunesse de Cy étaient exposées dans ce bâtiment, sur de longues tables pliantes : boîtes de papiers, jouets, toutes sortes d'œuvres exécutées au début de sa vie et plus tard – peintures, photos, sculptures. Il y avait deux gouaches d'environ un mètre carré de la fin des années 1940, dont l'une, d'une couleur orange exceptionnelle, était toutefois abîmée. À l'appel du commissaire-priseur, un antiquaire leva la main pour l'autre, en bon état. Il proposa 1 dollar.

Personne ne renchérit, mais un de mes amis, présent, trouva que céder une œuvre à 1 dollar était un manque de respect. Il leva donc la main et fit monter le prix jusqu'à 34 dollars, obligeant l'antiquaire à cracher 35 dollars pour la gouache. Quand une demi-douzaine de boîtes de Rauschenberg furent mises aux enchères, peintes et décorées de plumes et d'os – « d'étranges objets magiques », commenta mon ami –, l'assemblée les jugea grotesques. Personne ne fit d'enchère, naturellement ; aussi en acheta-t-il une pour 50 *cents*, une autre pour 1 dollar et, pour quelques dollars supplémentaires, il rafla une série de subtiles photos de natures mortes du Black Mountain College⁹ effectuées par Cy et par Rauschenberg – certaines des peintures du premier, qui avaient été détruites. (Mon ami en a récemment proposé quelques-unes au Virginia Museum of Fine Arts. À juste titre, car les bourses d'études de ce musée [1951 et 1953] avaient financé les voyages de Cy à Black Mountain et en Italie.)

Après cette vente, Cy passa des années à aller d'un antiquaire du coin à l'autre, avant d'élargir son champ de recherches aux montagnes de Piedmont, en quête d'une petite peinture faite dans son enfance qu'il chérissait, et d'un jouet – un bateau à voile –, l'un et l'autre vendus à l'encan à Bustleburg.



L'entrepôt où Cy avait terminé sa toile d'une longueur de quinze mètres était l'une de ces structures en métal dénuées de charme qui poussaient quasi comme des champignons en une nuit dans les quartiers industriels de la ville. On ne la voyait pas de notre maison, à moins de redescendre l'allée jusqu'à la route. Nous avons acheté notre parcelle de terre en 1975, dans l'espoir d'y installer une forge pour Larry qui, à la fac, s'était intéressé à la sculpture sur métal, et gagnait sa vie en affûtant des charrues, soudant du matériel agricole, forgeant des lustres. Une vie au rabais, en quelque sorte.



Larry travaillait avec Manly Brown, qui faisait partie de la neuvième génération de forgerons, mais j'avais une situation plus lucrative en tant que photographe pour l'université Washington and Lee. Il suffisait d'être en possession d'un Nikon 35 mm, ce qui ne m'empêchait pas de traîner ma valise Samsonite blanche et de monter sur trépied mon grand format 12 x 18, suscitant la perplexité absolue des équipes de sport que je venais documenter.



Au moins, nous touchions un chèque. Quand ce bout de terrain citadin fut sur le marché, nous avons pensé qu'il était dans nos moyens. Situé dans une partie moche de la ville, il était incroyablement pentu, envahi de mauvaises herbes, jonché d'ordures. La ville estima que nous étions dingues. Un avis partagé par le propriétaire, qui possédait aussi une compagnie de taxis et qui nous le fit savoir, à peine l'encre séchée sur l'acte de vente.

Il se trouvait sous une ligne de chemin de fer et une gare ayant desservi Lexington jusqu'à 1940, année où la voie ferrée ne fut plus utilisée que pour le fret, avant d'être démantelée dans les années 1960. L'endroit devait paraître tellement triste et irrécupérable, même à l'époque, que les contrôleurs et cheminots avaient eu le sentiment que rien n'était plus normal que de balancer leurs détritrus du train dans cette friche pathétique couverte de broussailles : vaisselle, bouteilles vides, argenterie tordue, vêtements, glacières, cartables, balayettes cassées, parapluies, chaussures en cuir recourbées où l'on s'attendait à découvrir les os de pied d'un clochard.

Les habitants de Lexington avaient suivi cet exemple. Depuis la fin du XIX^e siècle, notre terrain faisait office de décharge sauvage en ville ; une

avalanche de déchets plus modernes que ceux du train dévalait ses flancs de colline escarpés, tandis que du chèvrefeuille s'entortillait autour de carcasses de taxis amoncelées sur le terrain plat, où des arbres de paradis jaillissaient des pare-brise et où des serpents se lovaient dans les ressorts des sièges.

Sans rien d'autre que l'énergie et l'espoir, nous avons entrepris de nettoyer ce terrain, de le débarrasser d'un siècle de détritrus, abattant les arbres malades et décimant les taillis multiflores. Nous avons fait quelques découvertes agréables : un filet de ruisseau masqué par l'invasion végétale, alimenté au milieu par une source pleine de cresson (à son tour alimentée par le monceau d'ordures, mais nous avons choisi de ne pas y penser). Nous avons peiné un an pour dégager le ruisseau et nettoyer la source, en nage et couverts de piqûres d'ortie, entaillant chaque matin nos semelles sur les tessons qui surgissaient du sol comme autant de plantes nocturnes malveillantes.

Une vision sur la façon dont je voulais vivre m'habitait. En 1969, mes parents et moi avons rendu visite à Helen et Scott Nearing, dans leur ferme du Maine, où ils pratiquaient l'agriculture d'autosuffisance, et cela s'était gravé dans ma mémoire comme ce que je voulais pour moi : une vie de simplicité, de courage, de solitude, satisfaisante pour l'âme, soucieuse d'écologie, de travail à la sueur de son front, d'autarcie, qui serait notre vote. Sept ans plus tard, Larry et moi allions tenter le coup.



En 1977, nous creusions à la main pour établir les fondations d'une habitation incroyablement dangereuse, sur l'escarpement, puis, l'espace de la moitié de la décennie suivante, nous avons écumé les environs à la recherche de matériaux de construction, apprenant ce qu'il fallait au fur et à mesure. Au retour de Cy à Lexington, en 1993, la maison solaire passive, semblable à un dessin de Rube Goldberg, s'était agrémentée d'une succession de structures au toit en appentis, d'espaces à vivre en porte-à-faux au-dessus de l'abîme et de galeries labyrinthiques tapissées de plantes grimpantes. Quand un pilote professionnel que nous connaissons nous déclara que, vue du ciel, notre maison ressemblait à ces bidonvilles aux abords de la décharge publique de Mexico, nous n'avons pas été vexés. C'était une maison semblable à celles de la côte, à Big Sur : inaccessible, saugrenue, ne correspondant à aucun code, le genre à arrêter net les passants qui, curieux et intrigués par ces sculptures de sauriens, s'avançaient vers la porte massive en bois.

Cy, lui aussi, venait de son entrepôt jusqu'à cette porte, appelant de sa voix caractéristique, hésitante : « Sally ? Tu as le temps ? » Nous aimions nous asseoir tous les deux sur la véranda surplombant le ruisseau, à l'arrière de la maison, surtout les nuits d'été étouffantes, lorsque la vapeur montait et se dissipait dans les grappes de fleurs blanches de la glycine.



Par une soirée de ce genre, après un dîner tardif, nous étions installés sur cette véranda, avec Cy et Nicola, son compagnon gentil et cultivé, autour d'une table nappée de papier journal, nacrée par des coquilles d'huîtres et au centre assombri par les bouteilles de vin. Je parlai de la fascination qu'exerçait auparavant sur moi Ezra Pound, un poète américain qui, comme Cy, avait trouvé en l'Italie un lieu où « commencer quelque chose », et qui avait été le sujet de ma thèse de master. À ma droite en bout de table, Cy se pencha vers moi, l'air sur le point de faire une confidence, si bien que je me rapprochai.

Lorsque Cy se préparait à raconter une histoire ou à faire un mot d'esprit, il se couvrait la bouche à la manière d'un écolier, effleurant du bout des doigts ses lèvres pincées, une lueur espiègle dans les yeux. Je vis qu'ils se voilaient sous l'effet du souvenir tandis que Cy évoquait la fin de l'année 1960 et le festival de Spolète, auquel ils avaient été invités par son fondateur, Gian Carlo Menotti. Ce soir-là, un pianiste russe jouait, et Menotti fit l'honneur à Cy et à Nicola de les placer dans sa loge à l'opéra. Au moment où ils s'installaient, ils eurent la surprise de voir derrière eux Ezra Pound et Olga Rudge, l'une des trois femmes que le poète fréquentait en même temps. Cy décrivit Pound comme un être nimbé d'une aura, de mysticisme, se démarquant du commun des mortels. Nicola m'écrivit plus tard que Pound « était... d'une extrême timidité dans son comportement, ainsi que seul un enfant blond du Nord pouvait l'être. Il nous a tout juste coulé un regard en coin ».

Alors qu'il poursuivait son récit, Cy insista sur le fait qu'on voyait très peu le poète reclus, lui qui apparaissait rarement en public à ce moment-là. Son incarcération à Pise pour haute trahison l'avait rendu fou (peut-être encore plus fou). Emprisonné dans une cage de fer de deux mètres sur trois, il avait commencé à écrire les *Cantos pisans*, brillantissimes mais inégaux, sur du papier hygiénique. (L'intéressant, c'est que Louis, le père d'Emmett Till¹⁰, était enfermé dans la cage à côté de la sienne, jusqu'à ce qu'on le pendre haut et court « pour assassinat et viol avec tout le tralala », ainsi que le décrivit Pound.) Une fois que ce dernier eut montré d'indéniables symptômes de dépression, on le renvoya aux États-Unis, où il fut interné à l'« asile », c'est-à-dire au Saint Elizabeths Hospital de Washington, DC. Dix ans après sa libération en 1958, Pound cessa de

parler. Ce silence qu'il s'était imposé fit beaucoup de bruit et, à en croire la rumeur, plus aucune parole ne franchit ses lèvres.

Sauf que, à leur grande surprise, Cy et Nicola l'entendirent parler à Olga. L'un et l'autre décrivent ses phrases comme murmurées par un homme profondément blessé et méfiant, mais aussi par un homme en train de quitter sa vie. Aux dires de Cy, il aurait adoré ne serait-ce qu'échanger un mot avec ce génie intransigent, mystérieux, aux idées aberrantes. Or, Nicola et lui continuèrent de faire mine d'être passionnés par la musique jouée sur scène, se tortillant sur leurs sièges avec l'espoir de capter les pensées du génie.

Imaginez – sur ma véranda de petite Blanche, au cœur d'une nuit virginienne humide, à la fragrance entêtante, Cy raconte en chuchotant à la manière de Pound une histoire dont les associations improbables m'émerveillent : il avait vu et entendu Ezra Pound, qui me fascinait depuis des lustres, l'auteur des vers gravés sur la pierre tombale de mon père, et, dans la même histoire, il y avait Emmett Till, qui me fascinait aussi depuis des lustres. Sans oublier, bien sûr, que le conteur était Cy, le héros de la région, le fils prodige de retour à Lexington, assis dans ce tas d'ordures devenu un jardin, notre foyer.



Il m'arrivait d'accompagner Cy au cours de ses fréquentes promenades à travers les rues de Lexington. Lorsqu'il marchait sur les trottoirs raboteux, il se conduisait avec une déférence remarquable pour un homme de sa taille. Il s'effaçait et adressait un signe de tête courtois à ces vieilles dames, les *widder women* en dialecte du Sud, qui avaient survécu bien des années à leurs maris. Les rues de Lexington n'ont pas beaucoup changé depuis la guerre, la guerre de Sécession s'entend, la seule qui compte ici. La ville s'est assoupie de multiples façons en 1865, certaines charmantes, d'autres moins, une torpeur dont elle ne s'est jamais vraiment réveillée.

Un ami de ma mère raconte l'histoire d'une maison située sur la colline derrière notre ferme, réquisitionnée en 1864 par l'armée de l'Union pour servir de quartier général au général Hunter lors de son assaut sur Lexington. Quand j'étais jeune, elle appartenait à un homme portant le nom invraisemblable

de Torkle McCorkle. Cet ami de ma mère avait visité la maison de Torkle et, après avoir examiné quelques livres dans la bibliothèque, il avait écrit :

Je n'ai pas trouvé un seul ouvrage publié après 1862... une mélancolie rivalisant avec un sentiment de culpabilité m'a envahi. La bibliothèque, la maison, le parc ressemblaient à ce qu'avait trouvé le général Hunter quand il avait traversé la vallée en route vers Lynchburg. Le temps peut être suspendu, ai-je pensé, et pas uniquement par Dieu.

Il a raison : faute de s'arrêter, le temps ralentit, à Lexington. Sans doute est-ce ce qui a le plus enchanté Cy ; moi, cela m'enchant, en tout cas. Même le rythme de la création artistique est empreint de cette nonchalance, l'été notamment. Le meilleur moment pour travailler, c'est le soir, une fois la fraîcheur installée. Quand je conduisais, la nuit, à travers la ville aux persiennes fermées, je voyais de temps à autre une lumière filtrer entre les stores vénitiens de l'atelier de Cy.

Selon l'une des théories expliquant le petit nombre de créateurs en arts plastiques originaires du Sud, la chaleur nous abrutirait. Il y a du vrai, bien que cela puisse aussi être lié au temps : nous n'avons pas la même notion du temps et de ses contraintes. En ce qui concerne Cy, je pense que son enfance au sud des États-Unis a facilité sa transition vers l'Italie. D'ailleurs, il l'a lui-même fait remarquer : « La Virginie est un bon départ pour l'Italie... d'une certaine manière, la Virginie m'a rendu très sudiste. Il paraît que la créativité n'existe pas dans le Sud, mais c'est... une mentalité unique en son genre. »

L'historien britannique John Keegan semble avoir partagé l'avis de Cy. Après avoir parcouru l'Amérique, il a noté :

Le Sud a ceci de particulier pour les Européens qu'il conserve une trace de familiarité culturelle absente du reste du pays... J'ai souvent essayé d'analyser la raison pour laquelle j'ai le sentiment, si ténu soit-il, d'être chez moi dans le Dixie. Le système de classes sociales, sûrement ; l'histoire, sûrement ; pour moi, néanmoins, c'est la persistance des séquelles de la défaite qui est le plus important. L'Europe est un continent de nations

vaincues... L'Amérique n'a jamais connu le joug de l'occupation, le retour d'hommes battus. Le Sud fait exception. Son tempérament belliqueux, à l'origine de la quantité disproportionnée de recrues qu'il a fournies aux forces armées, apporte un démenti à la décision de 1865. La célèbre féminité de ses femmes – qui n'est pas un mythe, du moins pour les Européens – est une qualité transmise par des grand-mères qui avaient trouvé une force que leurs hommes avaient perdue, avaient appris à consoler, aidé à oublier et, jamais, au grand jamais, ne mettaient de mots sur l'indicible. La souffrance est une dimension propre aux anciennes civilisations. Elle n'existe que dans le Sud, et nulle part ailleurs aux États-Unis.

Fin observateur de sa propre culture sudiste, l'écrivain Shelby Foote a développé cette idée :

Je me souviens que mon père disait que les germes de la défaite étaient consubstantiels au Sud... À l'en croire, nous souffrions d'une vieille maladie : un incurable romantisme et une galanterie déplacée... trop de romans de Walter Scott et de Dumas lus avec trop de sérieux. Nous étions amoureux du passé, insistait mon père ; amoureux de la mort.

M. Foote était peut-être un peu excessif, l'exagération étant une autre particularité du Sud. Nous ne sommes pas exactement amoureux de la mort, mais, étant donné notre passé, nous la tutoyons. Une telle intimité confère à l'art du Sud une nuance de tristesse, de finitude, de chagrin. Pensez au blues ou au jazz des débuts ; pensez à Faulkner, à Welty, à O'Connor, et à tant d'autres ; pensez à la triade titanesque Rauschenberg, Johns et Twombly dans les arts visuels. Cy m'a parlé un jour de ces trois peintres, ajoutant que si on écrivait un livre sur eux, il faudrait l'intituler *Les Têtes de nœud de Dixie*.

C'était tout Cy : une étrange modestie associée à une sorte de grâce indolente. Son talent exceptionnel, ce génie, était d'autant plus séduisant qu'il le traitait avec un soupçon de malice, une intensité ambivalente et une charmante insouciance. Les gens le croyaient timide ou innocent, ils se trompaient. Il avait certes une sorte d'innocence, mais aucune naïveté,

notamment dans son art. En guise de plaisanterie, un ami a comparé la naïveté en art au chiffre zéro, dont la valeur dépend de ce qu'on y ajoute – ce qui composerait un nombre faramineux, dans le cas de Cy.

Il pouvait être d'une drôlerie caustique. Un jour, j'ai regardé un quatuor de jeunes manipulateurs d'œuvres d'art de New York qui, gantés de blanc, ôtaient ses peintures des murs de l'atelier et les posaient sur d'impeccables tissus blancs étalés par terre. Elles valaient une fortune, étaient destinées à être exposées dans un grand musée ; ces jeunes les roulèrent et les rangèrent avec vénération dans un camion à température et humidité contrôlées. À peine les portières fermées à double tour, Cy, mimant avec outrance leurs gestes pour dépoussiérer, déclara, les yeux brillants de malice : « Bon débarras, je suis content que ces croûtes soient parties. » Il éclata de rire quand les gants blancs se portèrent aux visages scandalisés.

Nonobstant cet autodénigrement, personne ne conteste que les œuvres de Cy soient parmi les plus importantes de ce siècle ou du précédent – et qu'il en a créé la plus grande partie ici, en Virginie, non malgré la région, mais grâce à elle.

La difficulté de ne pas travailler dans les centres mondiaux de l'art, comme lui et moi l'avons fait, est indéniable, en ce qui me concerne à tout le moins. Mieux qu'aucun artiste de ma connaissance, Cy réussit ce retrait classique, adoptant l'intention artistique de James Joyce, résumée en trois mots à la fin de *Portrait d'un artiste en jeune homme* : « le silence, l'exil et la ruse¹¹ ».

Si Cy n'employa pas cette formule mot pour mot, il fit remarquer à Serota :

Tu sais, ce que racontent les gens ne m'influence pas beaucoup. Je vis à Gaète ou à Lexington, et j'ai tout le temps pour moi. Je n'ai pas à m'inquiéter ; j'ai été très bien protégé pendant des années et des années, puisque tout le monde s'en fichait.

Une stratégie qui fonctionna à merveille pour Cy ; je crois que cela lui procura une rare liberté d'expression lyrique, particulièrement évidente dans ses photos, où règne une douceur onirique. Cy s'approchait des

champs de mines du sentiment, le territoire artistique le plus disputé, mais il sut toujours évoluer avec élégance et désinvolture dans cette dangereuse contrée, infusant ces images d'une mélancolie pleine de poésie – et que ceux à qui cela déplaisait aillent se faire foutre.

Il y a une indifférence au détail, dans ses photographies, qui sont toujours floues – loin de la mémoire eidétique, c'est ainsi que notre esprit se souvient et que notre cœur se rappelle. Elles ont une luminosité nébuleuse, peut-être s'agit-il du voile du temps ou de la gaze indulgente de la réminiscence.



Il prenait ses photos non avec un regard acéré à la Proust, mais avec un œil voilé par l'air du Sud, connu pour sa densité poisseuse. Cy avait accès à une mémoire antédiluvienne : avec son allure distraite, son élocution hachée, ses œuvres empreintes d'une énergie extatique, il semblait hors du temps. Peut-être l'était-il. Notre région du Sud, à l'écart, splendide, patinée par le passé, nous permet ce genre de retrait : la distance d'une autre époque.



Il me manque désormais au printemps et à l'automne, les saisons où il débarquait dans notre vallée ; il me manque pour beaucoup de raisons, mais surtout pour son irrévérence, sa confiance en son art (et le mien), son plaisir à ne pas faire partie du monde de l'art des villes. Je regrette nos après-midi passés à la table de la cuisine à déguster son repas préféré : pommes surettes revenues dans un poêlon sur un four à bois, avec de la graisse de lard, du sel, de la cannelle et du sucre brun. Nous ne discutons pas toujours d'art, mais une critique ou l'article d'un intellectuel suffisait à ce que nous levions les yeux au ciel, tant notre détecteur d'absurdités était sensible.

Quand il parlait d'art, Cy employait souvent un vocabulaire passionné qui m'est familier, qualifiant une fois de « féroce » la peinture de notre fille Jessie. Il comprenait nos façons aberrantes d'évaluer nos créations, notant que ses peintures les plus puissantes n'étaient d'ordinaire pas vendues à la fin du vernissage. Mon affinité avec Cy et son approche de l'art, sans compter ma profonde affection pour lui, m'ont donné l'assurance que je pouvais rester dans ce lieu que j'aimais et y mener mon activité.

Travailler dans le Sud n'est pas facile. Jouant sur la prononciation sudiste de « Beaux-Arts », H. L. Menken a rejeté le Sud comme « le Sahara des Bozart ». Il n'avait pas tort. Les musées des villes s'intéressent peu aux artistes qui y habitent, ou à ceux qui ne vivent pas en ville. Nous n'avons pas de *collector base*, peu de soutien ou de bourses. Comme mon ami Billy Dunlap l'a fait remarquer l'autre jour, le reste du monde semble ne nous aimer que si nous nous comportons comme des personnages d'une pièce de théâtre de Tennessee Williams.

Un sarcasme que Cy aurait adoré. Je regrette de ne pas pouvoir le partager avec lui et de ne pas l'entendre l'esclaffer. Je regrette la gaieté presque puérile avec laquelle il réagissait aux gaffes les plus simples. Chaque fois que nous partions de chez lui et apercevions la demeure voisine de Reid White, derrière les arbres, l'un de nous deux répétait notre phrase préférée d'une histoire que ma mère racontait sur celle qui l'habitait, Mme Breasted White (Madame « Aux seins blancs »). Je jure

que c'est ce dont je me souviens ; en l'écrivant, toutefois, il me semble improbable que ma mère l'ait racontée.

Quoi qu'il en soit, à peine avions-nous lâché le mot de la fin, parfois à l'unisson, nous nous tordions de rire comme si nous l'entendions pour la première fois.

Voici cette histoire :

Membre du Lexington Garden Club, bien évidemment – avec son accent guindé, comme les autres dames –, Mme White avait une spécialité : les roses. Tous les ans, les membres de la section locale rivalisaient pour exposer la composition florale la plus luxuriante, qui serait jugée par un membre d'un club de jardinage plus chic, tel celui de Lynchburg par exemple. Dans la foulée de cette compétition, on servait de petits triangles de pain de mie beurré, sans croûte, et de la gelée de tomate tremblotante sur des feuilles de laitue, que les élégantes de Lexington, qui insistaient sur leur abstinence, faisaient descendre avec leur boisson quotidienne : un sherry réconfortant (18 degrés d'alcool).

Un jour, Mme Breasted White présenta une splendide composition de roses jaunes, dont les qualités étaient décrites en pattes de mouche sur une carte placée à côté. Dieu que notre hilarité me manque, au moment où Cy et moi récions en chœur : *Bonnes en lit*¹², *meilleures contre un mur*.

Notre ferme – et les photos que j’y ai prises

J’ai récemment survolé la vallée de Shenandoah en rentrant de New York par avion. À l’amorce de la descente vers Roanoke, j’ai reconnu ma charmante et discrète rivière Maury, qui coule vers le sud-est sur environ les deux tiers de la vallée. Sur les soixante-dix kilomètres à travers le comté de Rockbridge, elle effectue avec plus ou moins d’efficacité son travail de rivière, celui d’aller se jeter dans le puissant fleuve James. Cependant, au milieu de son cours, elle semble faire un détour aussi extravagant qu’inutile : le méandre languide qu’elle trace, encerclant presque notre ferme.



Même à 15 000 pieds, l'anomalie est visible, d'une forme semblable à celle d'une botte, avec la suggestion d'un talon insignifiant, tandis que la rivière se remet à couler en ligne droite vers le fleuve James à Glasgow.

En raison de la beauté de cette rivière et de la fraîcheur des sycomores qui la surplombent, mon père se rendit au cabinet d'un vétérinaire de la région, un vendredi après-midi, en 1960. Papa cherchait un hectare où construire un cabanon qui servirait de refuge familial, et le vétérinaire possédait une ferme au bord de la Maury. S'étant entendus au téléphone pour une bande de terrain en bas de la propriété, ils allaient conclure l'affaire après leurs horaires de bureau respectifs.

Ce soir-là, alors que ma mère s'habillait pour le cocktail, tournoyant dans sa robe évasée devant la glace fixée à la porte de leur chambre, papa annonça qu'il venait d'acheter non l'hectare prévu, mais cent quatre-vingts, et ce avec nonchalance, se penchant pour astiquer ses chaussures, assis sur la minuscule chaise tendue de chintz réservée à cet effet. Au milieu d'une virevolte sifflante de sa jupe, ma mère se figea devant le miroir, ses yeux d'un bleu canard surprenant rivés au reflet de l'homme qui, calmement, donnait un dernier coup de peau de chamois à ses Stride Rites marron.

La même inégalité existait-elle dans la plupart des mariages de cette époque – tous fondés sur le même pivot – que dans celui de mes parents ? Ou était-ce à cause du poids de la personnalité de mon père sur la balançoire à bascule conjugale ? En tout cas, il ne créait pas l'asymétrie par un étalage de sa force physique, des explosions de colère ou de la méchanceté. Bien au contraire, il se déplaçait discrètement, sa puissance tout en nerfs dissimulée par le côté informe de ses vêtements. Affichant un air absent, comme plongé dans ses pensées, il prenait rarement la parole et, quand il le faisait, c'était avec une courtoisie, une douceur presque tendre. Alors, comment est-il possible qu'il nous ait tant intimidés, inspiré une telle vénération ?

Impuissante sur son côté immatériel de la balançoire à bascule, ma mère n'avait ni la confiance en elle ni la dignité nécessaires à l'équilibre d'une union avec ce genre d'homme. Qu'il en ait l'intention ou pas, l'annonce de *faits accomplis**¹³ du côté lesté de la planche, tel l'achat de la ferme, faisait partie des façons qu'avait mon père d'alléger davantage encore celui de ma mère. Que connaissait-il à l'exploitation d'une grande propriété, avec des granges,

des maisons de métayers, des prés, des chemins forestiers, ou à l'entretien d'une scierie en mauvais état, et de clôtures – et quelles ressources avait-il ? Pour reprendre la formule désignant un novice en matière d'agriculture, il avait l'apparence, mais pas les épaules ; il savait se racler la gorge, mais pas cracher. Toujours est-il que la décision de cet achat fantasque lui revenait, comme la plupart du temps. Mon père n'avait pas posé les yeux sur la ferme et avait signé, sans la moindre hésitation, un chèque de 75 dollars pour un demi-hectare, prix proposé spontanément par le véto, qui lui avait dit : « Bon sang, Bob, ça rime à quoi, un demi-hectare, pourquoi ne pas acquérir le tout ? »

Alors, le lendemain, un samedi matin, mes parents empruntèrent la Route 39 pour aller voir leur nouvelle et si récente acquisition. Non sans appréhension, ils tournèrent dans la poussiéreuse Copper Road, à la fin de laquelle se trouvait un portail déglingué. Ils l'ouvrirent et pénétrèrent dans un territoire d'une telle beauté et aux proportions si parfaites qu'au moment où ils enlevèrent le papier sulfurisé de leurs sandwichs, assis en face des à-pics, sur la plage ensoleillée où ils construiraient leur cabanon, ils furent muets de soulagement et de bonheur.

Il se trouve qu'une autre fut prise de court : l'épouse du vétérinaire, quand elle découvrit que son mari avait vendu sans la consulter la ferme dont dépendaient leurs fils pour leur avenir. Lui avait-il annoncé cette mauvaise nouvelle avec la même nonchalance que papa envers maman ? Toujours est-il que le vétérinaire tint compte de la détresse de sa femme et s'empressa de téléphoner à mon père pour revenir sur leur accord.

Après avoir vu ce qu'il avait acheté, mon père n'était pas disposé à céder. En revanche, pour réduire au minimum la perturbation causée à la ferme familiale, il autorisa l'un de leurs fils à l'exploiter pendant quarante ans de plus. Quant à nous, nous n'allions en général à la ferme que pour les vacances et en gardions de merveilleux souvenirs. Nous abattions nos arbres de Noël à l'orée de la forêt ; nous passions les week-ends d'été dans le cabanon, une structure sommaire que mon père et mes frères commencèrent à construire en 1961.

Mais, comme aucun membre de notre famille n'y habitait, la ferme se dégradait. Griffes du diable et ambrosies s'enchevêtraient dans les prés, où quelques arbustes s'efforçaient de tenir le coup dans un sol épuisé. Toitures

non repeintes et qui fuyaient pour la totalité des granges, branlantes, habitations des métayers devenues invivables, clôtures piétinées par le bétail affamé, routes impraticables à cause des ornières. En dépit de son état en apparence épouvantable, la propriété avait néanmoins ce que ma mère appelait « un squelette solide » – prairies joliment vallonnées, résultant en partie de notre géologie karstique, susceptible d’engendrer des dolines, vastes berges de la rivière protégées par des escarpements, des vues panoramiques sur les montagnes, forêt primaire, et l’impression d’être dans la profonde intimité d’un sanctuaire. Au cours des années 1980, mon père transféra la ferme par acte notarié à mes deux frères et à moi ; de nous trois, j’étais celle qui s’en sentait la plus proche, la plus capable de l’exploiter et, sans doute, celle qui y était la plus attachée.

Seigneur, ce que j’éprouvais était d’une force ! Un lien vital, du genre *sine qua non*, incitant à combattre à mort, à s’allonger devant les bulldozers, à se priver de nourriture et d’eau, mais à ne jamais, au grand jamais, perdre la ferme. Je l’aimais depuis le jour où nous l’avions acquise. À douze ans, je galopais à cru dans les pâtures semées de terriers de marmottes, nageais dans la rivière sur le dos de Khalifa pour échapper aux mouches, et pêchais jusqu’à ce qu’il fasse trop sombre pour distinguer la carpe albinos flottant dans les hauts-fonds.



Tiens-toi bien !

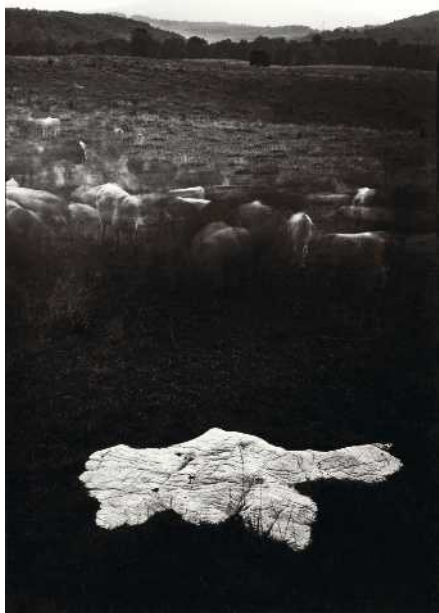
Quels événements familiaux n'avons-nous pas célébrés à la ferme – anniversaires, vacances, commémorations ? Pas une doline que nous n'ayons tâchée de nos cannes de marche, pas une initiale que nous n'ayons ciselée de nos doigts songeurs dans l'écorce lisse des hêtres, pas un à-pic dont nous n'ayons extrait des blocs de pierre de taille moyenne pour percer des trous dans le canoë en contrebas, pas une romantique piscine naturelle inexplo- rée. La ferme est une constante pour nous tous, elle ne cesse de rayonner dans l'ombre incertaine et capricieusement changeante de notre mémoire.



Après mon envoi en pension, j'ai écrit à la ferme des poèmes d'amour désespéré. Parmi mes premières planches contact jaunissantes et écornées, en 35 mm, il y a des douzaines de clichés pris là-bas.



Dès que j'ai commencé à me servir de ma chambre photographique 12 × 18 cm, je l'ai transportée partout, dans les pâtures, les bois, le cabanon.



Tiens-toi bien !



Le jour où j'ai fouillé dans les boîtes de rangement pour sortir les négatifs de ces photos, j'ai découvert à mon grand désespoir que l'émulsion de chacun d'eux était maillée de craquelures. Une détérioration due au syndrome du vinaigre, s'attaquant à certains « films de sécurité », lesquels ont remplacé au début du XX^e siècle la pellicule inflammable à base de nitrate, celle qu'utilisait mon père. Voici leur état actuel.



Mon évidente passion pour la ferme ne me mettait pas en position favorable pour négocier quand j'ai abordé mes deux frères en vue de racheter leurs parts de la propriété. Ils la considéraient avec raison comme leur patrimoine, mais aussi comme un bien fongible. C'était notre unique héritage ; il n'y avait en effet qu'une somme très modeste sur le compte de ma mère après le décès de mon père. La ferme était pratiquement tout ce qui restait.

Sur les négociations bibliques, épiques, conflictuelles, inhérentes à l'évaluation de la ferme, les commentaires n'apporteraient rien. Seule une magnifique parcelle de bonne terre peut provoquer ce genre de détresse poignante et de litige. Échecs amoureux, relations familiales compliquées, cœurs brisés, enfants fugueurs, vies perdues... rien ne concerne autant un cœur sudiste qu'une belle propriété familiale.

Étant enfin convenus d'un prix avec beaucoup plus de décimales que le mythique et légendaire 75 dollars pour le demi-hectare qu'avait payé mon père, début 1998, Larry et moi sommes entrés dans la succursale du Farm Credit Council local et avons fait une demande d'emprunt pour cent pour cent du prix d'achat d'une ferme sur laquelle nous allions aussitôt placer une « servitude de conservation », diminuant de ce fait sa valeur de trente pour cent.

Confrontée au scepticisme du chargé des prêts bancaires, j'ai expliqué, charmeuse, que nous réglerions les échéances grâce à la vente des futures images du Sud profond que je prendrais lors d'une équipée dans laquelle je m'embarquerais dès l'après-midi même. Béni soit cet homme qui, ayant jeté un regard à mon appareil, ma chambre noire portable, mes provisions et cartes dans la Chevrolet Suburban garée devant son bureau, a accepté, convaincu par mon assurance. Nous avons obtenu le crédit.

Nous avons fêté ça le soir même, dans ce cabanon dépositaire de tant de souvenirs. Le lendemain matin, avant de partir vers le sud, j'ai veillé à ce que l'éleveur de bétail soit averti qu'il devrait quitter la ferme avec son troupeau et ne jamais y remettre les pieds. En souvenir de mes deux chevaux, Fleet et Khalifa, envoyés par lui à l'abattoir.



Tiens-toi bien !

Le cabanon, représenté dans un si grand nombre de mes photos, est perché au point culminant du méandre exceptionnel que forme la rivière Maury autour de notre ferme. Lors de sa première venue, le visiteur qui, au sortir des bois, émerge dans la clairière où se trouve le cabanon doit renverser la tête en arrière, tandis que ses yeux stupéfaits amorcent la longue ascension de l'à-pic polychrome, semblable à un piton rocheux du Nouveau-Mexique, qui domine la rivière.

De maigres Arborvitae s'y accrochent ou pendouillent grâce à leurs dernières racines – ces mêmes arbres qui apparaissent sur un négatif sur plaque de verre de ce lieu pris dans les années 1860 par Michael Miley, un vétéran de la guerre de Sécession.



À vingt ans, j'ai découvert environ 7 500 négatifs sur plaque de verre de Miley, rangés dans un grenier du campus de l'université Washington and Lee. Je savais que Miley avait photographié Robert E. Lee, qui avait pris sa retraite ici, mais ces images assez connues ne faisaient pas partie de ma découverte. Il s'agissait de clichés de paysages de la région, dont beaucoup avaient à peine changé au cours des siècles, plusieurs représentant la portion de rivière où est situé le cabanon. Ce plan d'eau ombreux était privilégié par les nageurs au XIX^e siècle ; il est facile d'imaginer que Lee en personne y nagea, ou plus vraisemblablement Stonewall Jackson.

Comme j'approchais de la lumière les plaques couvertes de poussière, avec autant de précautions que je le fais pour les miennes, l'impression étrange d'évoluer entre les siècles s'est emparée de moi. La vue que nous avons de la véranda du cabanon produit le même effet de bond dans le passé, car elle est demeurée presque identique pendant cent cinquante ans : le petit Arborvitae pris devant la grotte du cliché de Miley est sans doute l'arbre tombé, au tronc blanchi, à gauche de cette photo actuelle.

